

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

FANTÔMETTE AU CARNAVAL

PAR
GEORGES CHAULET



FANTOMETTE AU CARNAVAL

par Georges CHAULET

*

GRACE à l'intervention de l'astucieuse Fantômette, deux redoutables cambrioleurs, Bulldozer et le prince d'Alpaga, sont sous les verrous. Mais leur chef, le Furet, a réussi à échapper aux gendarmes.

Le Furet va tenter de faire évader ses complices, non pas pendant la nuit, mais au contraire en plein jour, devant des milliers de personnes.

C'est compter sans Fantômette!...



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
- 4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre**
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973)
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009

GEORGES CHAULET

FANTOMETTE AU CARNAVAL

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

132

TABLE

I. — IL COURT, LE FURET	5
II. — LE CARNAVAL DE FRAM- BOISY	11
III. — BULLDOZER ET LE PRINCE D'ALPAGA	33
IV. — MISS FANTOMETTE	51
V. — TRAVAIL NOCTURNE	71
VI. — L'EXTRAORDINAIRE ÉVA- SION	77
VII. — FICELLE CAPTURE LE FURET	103
VIII. — PRISONNIÈRE !	117
IX. — LE COMBAT FINAL	153
ÉPILOGUE	179



CHAPITRE PREMIER

Il court, le Furet...

« ... **E**T NOUS signalerons, pour terminer ce bulletin d'informations, le dernier exploit de Fantômette, la fameuse justicière qui poursuit sans relâche les voleurs et bandits de toute

6 FANTÔMETTE AU CARNAVAL

espèce. Cet après-midi, vers dix-huit heures, trois cambrioleurs ont pénétré dans la manufacture de mirlitons de Framboisy et ont tenté de forcer le coffre-fort qui se trouve dans le bureau du directeur, M. Barnabé Barbemolle. Ils allaient y parvenir, lorsqu'une voix de jeune fille leur a crié : « Je ferme la « porte à cause des courants d'air ! Je « ne veux pas que vous vous enrhu- « miez ! » Et Fantômette — car c'était elle — les a enfermés à double tour. Puis elle a téléphoné à la gendarmerie et a prévenu M. Barbemolle, qui se trouvait au premier étage. Sans attendre l'arrivée des gendarmes, le directeur s'est précipité dans son bureau pour rosser les bandits, qui ont mal pris la chose et ont engagé un véritable combat de boxe. Fantômette est venue en aide au directeur, et la bagarre était parvenue à son point culminant, quand le brigadier Pivoine et le gendarme Lilas

sont entrés dans la pièce, pistolet au poing, et ont procédé à l'arrestation des malfaiteurs. Il s'agit d'un trio bien connu de la police : un colosse surnommé Bulldozer; un élégant cambrioleur qui se donne le titre de prince d'Alpaga; et le chef de la bande, un individu rusé qui se fait appeler le Furet.

« Au cours de son transfert à la prison de Framboisy, ce dernier a réussi à déjouer la surveillance des gendarmes et à prendre la fuite... »

Fantômette tourna le bouton du transistor d'un coup sec.

« Les maladroits! Ils l'ont laissé échapper... C'est rageant! Je prends le soin de leur présenter des voleurs sur un plat d'argent, bien préparés, bien mijotés... et ils les laissent s'envoler! »

Elle vint s'accouder à la fenêtre, le menton sur les poings. La nuit était

8 FANTÔMETTE AU CARNAVAL

noire sous un plafond de nuages. Une à une, les lumières de Framboisy s'éteignaient. Le clocher sonna dix fois, lentement.

« Le Furet leur a glissé entre les mains... Dans le fond cela ne m'étonne pas. Il est malin comme un vieux renard. Il est insaisissable. Je crois bien même qu'on n'a jamais réussi à l'arrêter. Cette fois-ci, pourtant, je pensais bien que ça y était! Maintenant, tout est à recommencer. Car je compte pour rien les deux complices. Bulldozer? Bah! Il est grand, fort et bête. Pas plus de cervelle qu'une brique. Quant au soi-disant prince d'Alpaga, son unique souci est le pli de son pantalon. Ces deux-là ne sont pas dangereux. Mais le Furet... oui, celui-là est un adversaire qu'il faut prendre au sérieux: Ce n'est pas un débutant. Et si je veux l'attraper de nouveau... »

Elle quitta la fenêtre, se mit à mar-

cher de long en large, les mains derrière le dos. Elle réfléchissait.

« Si je veux l'attraper, il faut d'abord que je devine ce qu'il va faire. Peut-être voudra-t-il se cacher pendant quelque temps, se rendre dans une autre ville... Dans ce cas, il sera difficile de le retrouver. Il n'a pas l'habitude de laisser des traces. Ou alors... il est possible qu'il cherche à faire évader ses complices. Ils opèrent toujours tous les trois ensemble... Il ne voudra pas rester seul... Il faudra que je veille au grain. Quand il essaiera d'entrer en communication avec eux, je pourrai, peut-être, le coincer. A moins que... enfin, on verra bien ! Pour l'instant, je vais m'occuper d'une question beaucoup plus importante : je mets un pyjama jaune à pois rouges, ou un blanc à fleurs bleues ? »

Cinq minutes plus tard, Fantômette était au lit, endormie. Avec un pyjama de soie noire brodé d'or.



CHAPITRE II

Le Carnaval de Framboisy

« **V**OUS AVEZ VU le char des horticulteurs? demanda la grande Fille. Moi, je l'ai vu! C'est un énorme pot de géraniums en carton-pâte! Et les maroquiniers, vous savez ce qu'ils ont

fait? Un crocodile! Un crocodile aussi grand qu'un tyrannosaure!

— Pourquoi un crocodile? demanda la grosse Boulotte.

— A cause des sacs en croco. Tu sais, comme le cartable que j'avais l'année dernière en plastique bleu. Tu te souviens? Eh bien, la peau de crocodile, ça imite tout à fait le plastique. »

Elles étaient trois filles au pied d'un char représentant un moulin à vent. La grande Ficelle, Boulotte-la-gourmande, et la brune Françoise. Le char était en cours de construction, dans la cour d'une boulangerie-pâtisserie. La base était constituée par un châssis de voiture camouflé sous un tapis de fleurs en papier. Le moulin était une tour en toile peinte imitant la pierre, et les ailes, formées d'un léger treillis de bois, étaient recouvertes de cellophane rouge. On pouvait les faire tourner depuis l'intérieur de la tour, au moyen d'une

manivelle. Le tout était surmonté par un toit pointu percé de fenêtres d'où l'on pourrait lancer des confetti. Sur le devant du véhicule, une pancarte façonnée en forme de gâteau à la crème portait la mention : Syndicat des Boulangers-Pâtisseries de Framboisy, car chaque corps de métier était représenté dans le grand défilé de chars qui serait une des plus importantes attractions du Carnaval.

« Et le char des cordonniers, reprit Ficelle, vous l'avez vu ? C'est un soulier formidable, tout creux, qui ressemble à une maison. Il y a un soulier comme ça dans je ne sais plus quel conte...

— *La Mère Gigogne*, précisa Françoise. Elle vivait, en effet, dans une chaussure, avec une ribambelle d'enfants.

— Moi, dit Boulotte, je trouve que le plus beau char, c'est celui des charcutiers. C'est un cochon aussi gros qu'un

boeuf. Il est tout ficelé avec des cha-
pelets de saucisses et il remue la queue...
C'est un char qui met en appétit... »

Elle dit, et engouffra dans sa bouche
la moitié d'un croissant qu'elle venait
d'acheter à la boulangerie. La conversa-
tion fut interrompue par la venue d'une
fille vêtue de rouge, dont les cheveux
noirs étaient coiffés à la Jeanne d'Arc.
Elle arrivait en courant et s'arrêta, en
faisant de grands gestes.

« Que t'arrive-t-il? demanda Ficelle,
on dirait que tu es poursuivie par un
bataillon de diables verts? »

— Non, non! Ce n'est pas ça! C'est
bien pire. Je vous ai cherchées partout
pour vous dire la nouvelle. Ah! Si vous
saviez! Vous ne devinerez pas...

— Dis vite! s'écria Ficelle.

— Voilà. Il faut que je commence
par le commencement. Vous savez que
mon père dirige la manufacture de mir-
litons...

— Oui, oui! Et on sait que tu t'appelles Annie Barbemolle. Ensuite?

— Alors, voilà. Hier soir... enfin, juste à peu près un peu avant le dîner...

— Un peu beaucoup avant, demanda Françoise en souriant, ou beaucoup un peu après?

— Si tu m'interromps, je ne pourrai pas vous expliquer.

— Bon, continue.

— Eh bien, figurez-vous que des cambrioleurs sont entrés dans le bureau de papa!

— Non!

— Si! Et papa les a surpris pendant qu'ils ouvraient le coffre-fort. Et, pan! il leur a tapé dessus jusqu'à ce que les gendarmes arrivent.

— Il est courageux, ton père! affirma Ficelle.

— Oh! oui. Il n'a peur de rien! Et quand le chef des voleurs a dit qu'il se vengerait, mon papa lui a ri au nez.

Un nez qui était drôlement aplati, vous savez, parce que papa lui avait donné un joli coup de poing dessus. Seulement, l'ennuyeux, c'est que ce chef en question s'est échappé... Mais je ne vous ai pas tout dit. Devinez comment mon père a su qu'il y avait des voleurs dans son bureau?

— Il l'a lu dans les journaux! dit Françoise ironiquement.

— Ce que tu es bête! Il a été averti par Fantômette. Oui, mes petites! »

Il y eut un instant de silence, ponctué par des « oh! » de surprise. Le nom de Fantômette produisait toujours un gros effet sur l'esprit des filles. C'est un véritable culte qu'elles vouaient à la jeune justicière, dont elles admiraient les exploits sans cesse renouvelés.

« Mais, dit la grande Ficelle, comment Fantômette savait-elle que des cambrioleurs se trouvaient dans la manufacture?



— Ça, je ne peux pas te le dire. Mais Fantômette a l'air d'être au courant de tout! Je me demande comment elle s'y prend...

— Elle doit être très intelligente. Peut-être encore plus que moi! »

Françoise éclata de rire.

« Cela ne doit pas être bien difficile! »

Indignée, Ficelle allait sûrement faire un drame, mais Annie l'interrompit :

« Si vous venez à la manufacture, je

18 FANTÔMETTE AU CARNAVAL

vous ferai voir l'endroit où se trouvaient les cambrioleurs, et le coffre-fort...

— Oh! oui. »

L'idée plut aux filles, qui sautèrent de joie. Elles quittèrent la cour de la boulangerie et s'engagèrent dans les rues de la ville, qui avait un petit air de fête. Des guirlandes de papier et des lampes électriques de couleur joignaient entre eux les réverbères auxquels on avait accroché des pancartes annonçant :

GRAND CARNAVAL DE FRAMBOISY

Vendredi 13 mars

Grand Concours de Cotillons

Samedi 14 mars

Grand Défilé de Chars

et

Grande Bataille de Fleurs

Dimanche 15 mars

Inauguration de la Grande Statue

de BARNABÉ BARBEMOLLE

suivie d'un

Grand Feu d'Artifice

et d'un

Grand Bal

La grande Ficelle désigna l'affiche et déclara :

« Vous avez vu qu'il y a un concours de cotillons, demain. Moi, je vais m'y présenter! J'ai déjà préparé mon déguisement.

— Moi aussi, dit Boulotte, je vais le faire, ce concours; et j'ai un costume tout prêt.

— Et moi aussi! annonça Annie, et toi, Françoise?

— Moi? Je peux également me déguiser... »

La grande Ficelle parut assez étonnée de voir que ses amies avaient eu la même idée qu'elle. Cependant, elle se ressaisit et affirma :

« Vous faites aussi le concours, mais vous n'aurez sûrement pas le même déguisement que moi. J'ai eu une idée de génie! Une idée mirifique! Je suis sûre d'être la seule à avoir le cotillon que j'ai imaginé.

— Ah? dit Boulotte, moi aussi j'ai un costume original, auquel personne n'a dû penser. »

La grande Ficelle secoua la tête en faisant la moue.

« Ce serait bien extraordinaire, que vous ayez eu la même idée que moi. Enfin, je veux bien vous dire ce que c'est. Je vais me déguiser en...

— En quoi? demanda Annie.

— Eh bien, devine!

— Oh! je n'ai pas envie de me casser la tête avec des devinettes! Tiens, je

vais te dire en quoi je me déguise, moi. En Fantômette.

— Moi aussi! s'écria Boulotte.

— Et moi également », dit Françoise.

Ficelle ouvrit la bouche en arrondissant ses yeux.

« Comment! Vous vous déguisez toutes en Fantômette! Mais c'est pas de jeu! Vous ne devriez pas! Vous copiez sur moi... »

Les autres se mirent à rire en voyant sa mine déconfite. Elle tapa du pied et bouda pendant dix bonnes secondes. Puis, comme elle avait autant de suite dans les idées qu'un chien de trois mois, elle pensa à autre chose :

« Dis donc, Annie, comment est-elle, la statue de ton père? »

— Je ne peux pas te le dire, c'est un secret. Tu ne pourras la voir que le jour de l'inauguration.

— Et où va-t-on la mettre?

— Sur la place Théodore-Théophile,



juste devant la manufacture de mirli-
tons. »

Cinq minutes plus tard, les filles arri-
vaient sur cette place, et Annie désigna
l'emplacement, encore vide, où allait
s'élever la statue de son père.

Il n'est pas inutile de préciser pour
quelles raisons un citoyen de Fram-

boisy allait bénéficier d'un tel honneur.

M. Barnabé Barbemolle était le fondateur de l'importante usine de mirlitons qui constituait pour la ville une véritable richesse. Entreprise importante, puisqu'elle employait près de deux cents personnes, qui ne fournissait pas seulement des mirlitons à l'Europe tout entière, mais aussi des masques de Mardi gras, des serpentins et confetti, des accessoires de cotillons et des farces et attrapes. Le fluide glacial s'y fabriquait à l'hectolitre, et la poudre à éternuer à la tonne.

La création de la manufacture s'était accomplie à une époque où le chômage sévissait dans la région de Framboisy, et cette apparition d'emplois nouveaux avait été accueillie par les habitants comme une véritable bénédiction.

M. Barnabé Barbemolle pouvait donc à juste titre être considéré comme un

bienfaiteur pour la commune. D'ailleurs, ce qualificatif n'était pas pour lui déplaire, et lorsqu'il fut question d'ouvrir une souscription pour lui élever une statue, il s'inscrivit en tête de liste pour une somme considérable.

La statue fut commandée à un sculpteur parisien de talent, Miquelange Molitor, qui vint photographier M. Barbe-molle sous tous les angles. Muni de ces documents, il travailla pendant trois mois dans son atelier de Saint-Germain-des-Prés. La statue allait arriver d'un moment à l'autre par chemin de fer, et l'inauguration se ferait, ainsi que l'annonçaient les affiches, dans l'après-midi du dimanche 15 mars.

**

Sous la conduite d'Annie, les filles pénétrèrent dans la manufacture par

le grand portail. Annie alla frapper à la porte du bureau directorial.

« Papa, ce sont des amies qui voudraient voir le coffre-fort...

— Qu'elles entrent! Mesdemoiselles, soyez les bienvenues. »

M. Barbemolle était un homme grand, fort et souriant. Sa barbe n'était ni molle ni dure, car il n'en portait pas. En revanche, son visage s'agrémentait d'une très belle paire de moustaches.

Cette visite imprévue interrompit son travail, mais comme c'était un homme fort courtois (sauf à l'égard des cambrioleurs), il se fit un plaisir de faire visiter son bureau, en donnant force explications sur la manière qu'il avait employée pour donner une bonne correction aux bandits.

« Je dois même avouer que j'aurais mieux fait de les laisser là où Fantômette les avait enfermés, car cela aurait pu tourner mal pour moi. Et si cette

jeune fille ne m'avait donné un coup de main, j'aurais peut-être succombé avant l'arrivée des gendarmes. J'ai l'impression qu'elle a dû pratiquer le jiu-jitsu; elle s'était attaquée à Bulldozer et l'avait mis par terre je ne sais trop comment. Et pourtant il est dix fois plus lourd qu'elle.

— Je suppose, dit Françoise, qu'elle lui a tordu le petit doigt. C'est une prise à laquelle personne ne peut résister.

— Hum!... oui, ce doit être quelque chose de ce genre. En tout cas, si elle ne m'avait pas prévenu qu'il y avait des cambrioleurs dans ce bureau, la paie du personnel se serait envolée une fois de plus. Je dis une fois de plus, car le fait s'est déjà produit il y a quelques mois; et là encore, c'est grâce à Fantômette que l'argent a pu être récupéré¹. Tenez, vous voyez le coffre-

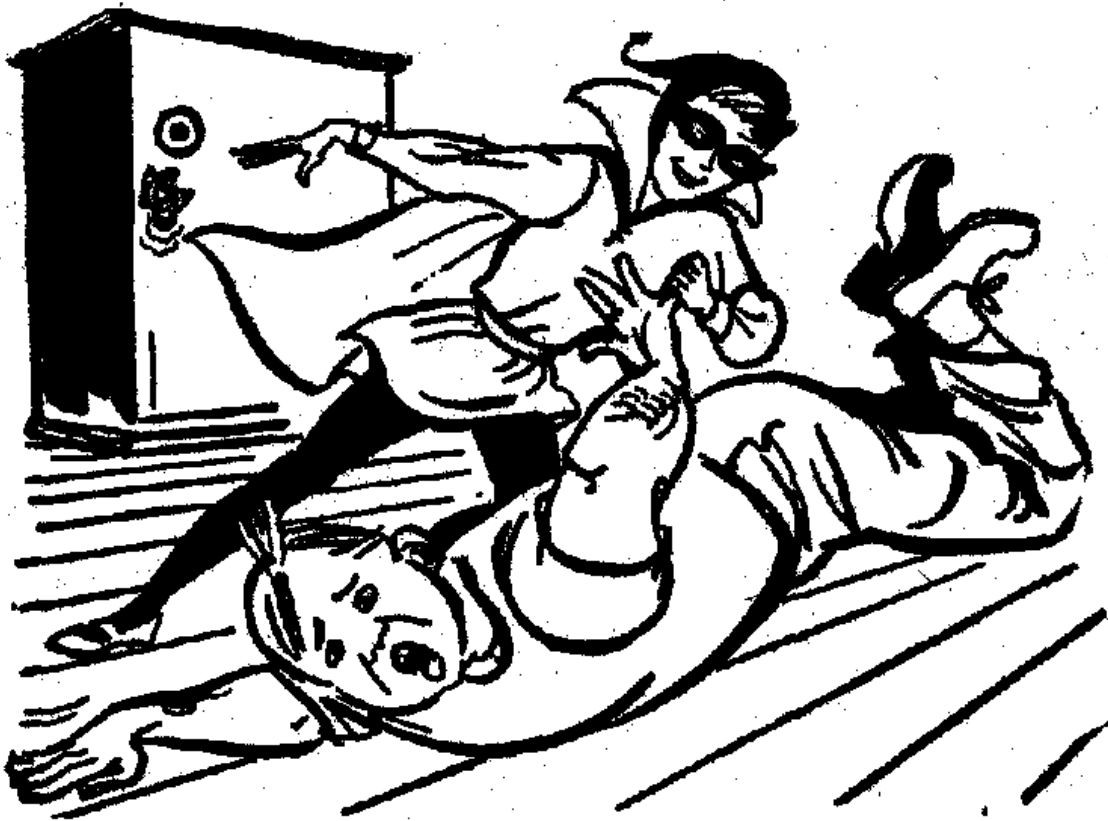
1. Voir *Fantômette contre le Hibou*.

fort? Ces canailles avaient commencé à le découper au moyen d'un chalumeau.

— Mais, demanda Ficelle, pourquoi ont-ils opéré en plein jour? Moi, quand je volerai la Banque de France, j'irai la nuit! »

M. Barbemolle se mit à rire :

« Vous vous ferez prendre aussi bien la nuit que le jour! Ils ont certainement cru que j'étais parti au moment de la



fermeture des ateliers. Mais comme nous sommes à la veille du Carnaval et qu'il y a eu beaucoup de travail supplémentaire pour préparer les serpentins et les confetti, je me suis attardé au premier étage, où je contrôlais des fiches de commande.

— Et quand vous avez vu Fantômette, vous avez dû être surpris?

— A vrai dire, pas tellement. Quand j'ai vu arriver cette espèce de lutin jaune et rouge, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'Annie. Une de mes ouvrières lui a confectionné un costume de Fantômette. Mais quand il a été question de cambrioleurs, j'ai vu que j'avais affaire à la véritable Fantômette. »

Le directeur bavarda encore quelques instants avec ses jeunes visiteuses, qui prirent congé sans trop s'attarder. Il leur serra la main en disant :

« Je vous réserverai des places pour assister à l'inauguration de ma statue.

Ne manquez pas cela, ce sera le clou du Carnaval! »

« Et maintenant, annonça Annie, vous allez avoir une surprise. Je vais vous faire voir Sa Majesté Carnaval. »

Elle emmena ses amies dans une cour où les ouvriers de la manufacture travaillaient à un char géant, sur lequel était assis un gros bonhomme de carton-pâte, souriant et coiffé d'une couronne dorée. D'une main, il tenait une framboise aussi grosse qu'une citrouille (la framboise figure dans les armes de la ville), et de l'autre un mirliton qui avait la dimension d'un tuyau de poêle. Annie demanda :

« Il vous plaît, le roi ? »

— Il a une bonne figure, approuva Boulotte, et des joues bien rondes. Il doit manger de bon appétit.

— Oh! il n'avale que des pétards et des fusées! On y mettra le feu dimanche

soir. Vous verrez, ce sera joli comme tout!

— On pourra grimper dessus? demanda Ficelle.

— Bien sûr!

— Mais on pourra descendre avant qu'il ne brûle?

— Il vaudra mieux, dit Françoise, à moins que tu ne veuilles ressembler à Jeanne d'Arc...

— C'est tout de même dommage de brûler un aussi joli bonhomme. J'aimerais bien en avoir un comme ça à la maison. Ce serait décoratif.

— Oui. Et presque pas encombrant!

— Ah! c'est vrai... je ne saurais pas où le mettre... dommage! »

Sur le chemin du retour, la grande Ficelle ne cessa de penser à l'effigie de sire Carnaval. Rentrée dans sa chambre, elle prit une feuille de papier, des crayons de couleur et dessina un por-

trait de l'imposant personnage, qu'elle accrocha au-dessus de son lit.

C'est un horrible barbouillage qui donnerait des cauchemars à un vampire, mais Ficelle le tient pour le plus beau tableau du monde.





« Il vous plaît, le roi? »



CHAPITRE III

Bulldozer et le prince d'Alpaga

AU CENTRE d'une vaste cour entourée de hauts murs s'élève un bâtiment rectangulaire aux fenêtres fermées par des barreaux de fer : la prison de Framboisy. Au-dessus du portail est gravé

— comme sur tous les bâtiments d'Etat
— la devise : Liberté-Egalité-Fraternité.

Mais la liberté est sans doute ce qui manque le plus aux pensionnaires, dont l'horizon se réduit à un ensemble de froides murailles.

Ils sont tous vêtus du même costume uniforme, jaune à rayures noires, qui les fait ressembler à des zèbres. En dehors des heures où ils sont enfermés dans leurs cellules, les prisonniers sont astreints à de menus travaux, faciles mais monotones. Ces travaux sont de deux sortes, l'une artistique, l'autre non. Le travail considéré comme « artistique » consiste à peindre des points noirs sur des dominos. Les nouveaux venus sont, en général, affectés à la décoration des double-six. Au bout de quelques mois de détention, ils peuvent peindre des double-cinq, puis des quatre-trois. Les prisonniers les plus anciens bénéficient de dominos très simples,

tels que deux-blanc, ou double-un. Le plus vieux pensionnaire de la prison, un criminel qui purge vingt années, a le privilège de peindre le double-blanc. C'est dire que ses journées ne sont pas trop chargées.

Le travail « non artistique » est celui de la fabrication de confetti, que la manufacture de M. Barbemolle achète pour un prix modique. Afin que les prisonniers soient occupés le plus longtemps possible, les confetti sont faits à la main, un par un, au moyen d'une pince analogue à celle qui sert à poinçonner les tickets de métro.

*
**

Dès leur incarcération, Bulldozer et le prince d'Alpaga furent affectés à la section confetti. Ce qui les rendit furioux.

« Et dire, s'écria Bulldozer, que je

vais être obligé de travailler pour ce brigand de Barbemolle, alors que c'est à cause de lui que je suis enfermé ici ! »

Le prince d'Alpaga éprouvait les mêmes sentiments, mais il se contenait, s'efforçant de joindre l'élégance verbale à l'élégance physique. Il déclara :

« Mon très cher ami, ne vous emportez donc point. Sachez que notre détention, très regrettable certes, n'est toutefois que provisoire. Nous devons accorder notre entière confiance à notre chef, le Furet, dont la ruse n'a d'égale que la subtilité.

— Bah ! Tout ça, c'est des balivernes ! Nous voilà dans le trou, et pour un bon bout de temps ! »

Le prince hochait la tête légèrement pour ne pas déranger les ondulations de sa coiffure. Il pinça le pli de son pantalon rayé — il portait son costume de baignard avec tant d'aisance qu'on eût dit un pyjama —, épousseta sa manche



d'une pichenette, vérifia, en fermant un œil, que le dernier confetti qu'il venait de faire était parfaitement rond et affirma :

« Mon cher, je suis persuadé qu'avant trois jours nous serons hors de ces murs. C'est plus qu'une conviction, c'est une certitude.

— Ah! bah. Et pourquoi?

— Parce que notre chef ne peut se passer de nous. Depuis la formation de notre honorable équipe, nous avons

toujours agi ensemble, le Furet, vous et moi. Et je suis prêt à parier une épingle de cravate qu'il va faire son possible pour nous ouvrir les portes de cet établissement. Un endroit charmant, assurément, mais où il serait peu sage de s'attarder.

— Ah? Et comment va-t-il s'y prendre, le patron, pour nous ouvrir les portes? Tu le sais, toi?

— Non, mon cher. Je l'ignore. Mais je vous engage à attendre patiemment. Peut-être se produira-t-il un fait nouveau lorsque nous aurons rejoint nos cellules.

— Je voudrais bien que ça ne tarde pas trop...

— Silence! »

Un gardien venait de s'approcher pour faire taire les deux prisonniers. Il examina le petit tas de confetti qui se trouvait devant eux et grogna :

« Vous devez faire au minimum

80 000 confetti par jour! Sinon, vous serez privés de dessert! Vous n'avez pas le temps de vous amuser! »

Le poinçonnage se poursuivit, monotone, jusqu'au soir. Les prisonniers réintégrèrent leurs cellules où on leur apporta un plat de lentilles. Bulldozer grogna :

« Des lentilles? Pouah! Ça ressemble à des confetti! »

Il les mangea néanmoins, et fort glou-tonnement. Le prince, au contraire, les prenait délicatement et les dégustait comme si c'eût été du caviar.

« Exquises, ces lentilles... si ce n'était un manque de beurre et un excès de cailloux on croirait... »

Bing! Clang!

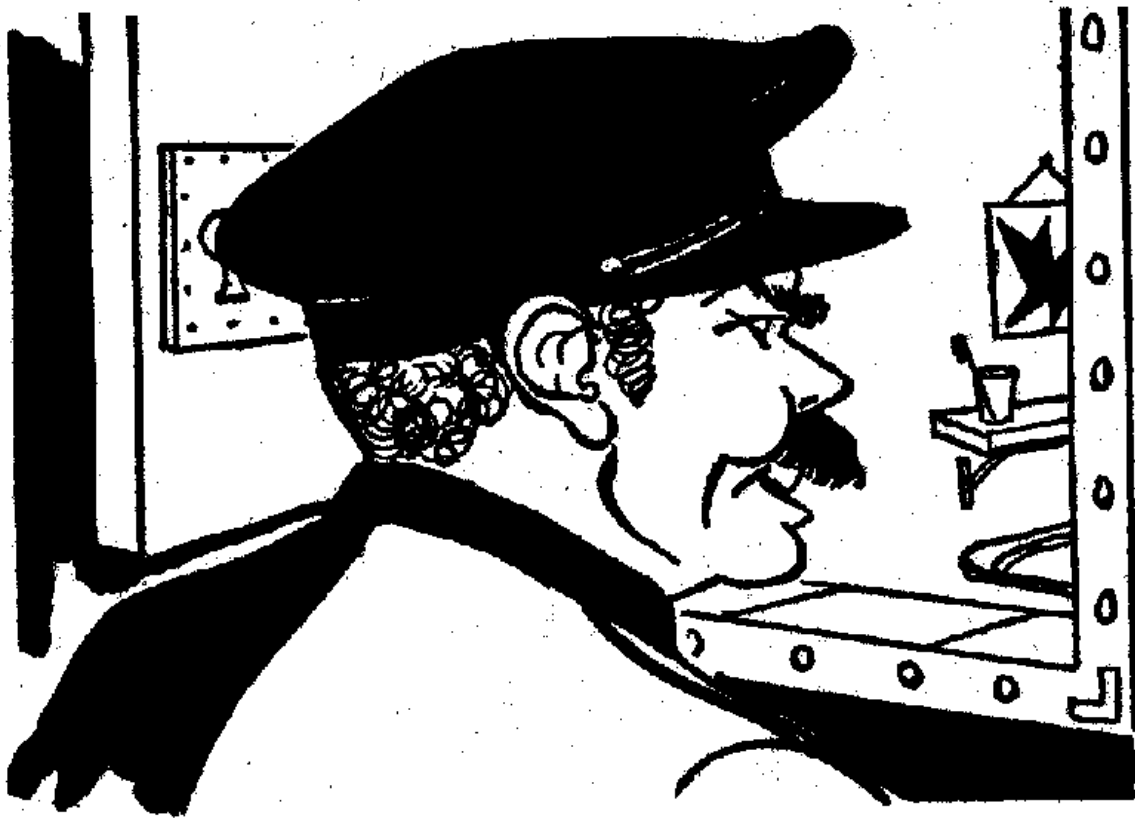
Un carreau de la fenêtre vola en éclats, traversé par un projectile qui tomba au pied des prisonniers. C'était une longue et mince flèche de bois autour de laquelle était enroulée une

feuille de papier serrée par un élastique.

« Qu'est-ce que c'est, cette flèche? » grommela Bulldozer en la ramassant.

A cet instant, un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. Attirés par le bris de la vitre, les gardiens s'approchaient.

Rapidement, le prince d'Alpaga arracha la flèche des mains de son compa-



gnon et la dissimula sous un lit. Le guichet s'ouvrit et le visage soupçonneux d'un gardien apparut.

« Qu'est-ce qui se passe là-dedans? Ah! Vous avez cassé un carreau? Pourquoi donc? »

Le prince expliqua :

« Je désirais ventiler mes poumons en humant l'air frais du soir, mais mon excellent ami est fragile des bronches



et il a refermé la fenêtre un peu trop brusquement. Ce cher Bulldozer ne connaît pas sa force.

— Mais c'est pas vrai ! » tenta de protester Bulldozer.

Le prince le fit taire en lui lançant discrètement un coup de pied dans les tibias, tandis que le gardien annonçait d'un ton sévère :

« Les dommages causés au matériel pénitentiaire entraîne de sévères sanctions pour les fautifs. Vous devrez faire 10 000 confetti supplémentaires, et vous serez privés de dessert pendant trois jours. »

Et il referma le guichet en le claquant. Le prince d'Alpaga attendit que les pas se fussent éloignés pour ressortir la flèche. Il ôta l'élastique, déroula la feuille de papier qui maintenait plaquée contre la flèche une lame de scie à métaux. Des mots étaient tracés sur la feuille :

« Servez-vous de cette scie pour couper les barreaux. Je vous ferai évader dans l'après-midi du samedi.

« Signé : LE FURET. »

« Eh bien ! s'écria le prince d'Alpaga, que t'avais-je dit ? Notre chef bien-aimé refuse de nous voir moisir sur la paille humide des cachots. Ce qui est une manière de parler, car il n'y a pas ici le moindre fétu de paille. Mais peu importe. Voici une lame et voici des barreaux. Il s'agit de se servir de la première pour découper les seconds. Je fais entière confiance à ta force physique. »

Et le prétendu prince vérifia pour la centième fois de la journée la bonne ordonnance de sa coiffure, pendant que le grand Bulldozer s'attaquait aux barreaux de la fenêtre.



« Décidément, le clair de lune n'est pas suffisant pour pouvoir lire... »

Fantômette referma le recueil de poèmes de Victor Hugo qu'elle était en train de feuilleter et le glissa dans son corsage. Elle se trouvait allongée sur la toiture en zinc d'un immeuble de cinq étages appartenant à l'une des rues qui longeaient la prison. De ce point élevé, on pouvait aisément observer l'ensemble du bâtiment pénitenciaire et la cour qui l'entourait. De temps en temps, des silhouettes de prisonniers se détachaient sur le fond jaunâtre des fenêtres grillagées.

La jeune fille jeta un coup d'œil sur le cadran phosphorescent de sa montre : dix heures du soir. La nuit était douce, sans le moindre souffle de vent. On percevait nettement les sons

nasillards d'un accordéon qui faisait danser quelques couples, sur une petite place, en cette veille de Carnaval.

Fantômette appuya son coude sur l'arête du toit, bâilla et grogna à voix basse :

« Quelle idée de venir passer la nuit sur ce toit ! Qu'est-ce qui me prouve que le Furet est décidé à faire évader ses petits copains ? Et même s'il veut le faire, ce sera peut-être pour dans quinze jours ! J'ai eu tort de me lancer sur cette affaire sans aucune certitude... et la sage raison me commande d'aller me coucher... »

A quelques mètres d'elle, il se produisit un léger cliquetis, et un chat se mit à miauler. Fantômette aperçut l'animal qui marchait le long d'une gouttière. Il contourna une cheminée et disparut. Une cheminée massive, non pas rectangulaire, mais de forme arrondie.



« Tiens! C'est bizarre... cette cheminée a vraiment une forme peu commune et je me demande si ce n'est pas autre chose qu'une cheminée... »

L'aventurière concentra son regard sur l'étrange objet qui se présentait sous l'aspect d'une masse arrondie. Au bout d'un moment, cette masse bougea. C'était un homme!

« Bien, j'ai compris. Mes prévisions étaient justes, et je n'ai pas mal agi en

venant monter la garde ici. Ce bonhomme-là est le Furet, ou je me trompe fort. Il est en train d'observer la prison à la jumelle. »

Un moment s'écoula, puis la silhouette se dressa. Fantômette put alors voir qu'elle tenait à la main une sorte de canne longue et recourbée. L'homme s'immobilisa pendant un instant, puis il y eut un sifflement, que suivit un bruit de verre brisé.

« Mille tonnerres! Le Furet est un émule de Guillaume Tell! Voilà maintenant qu'il tire sur les fenêtres de la prison! C'est comme cela qu'il cherche à entrer en contact avec Bulldozer et le prince d'Alpaga. Eh bien, nous allons mettre fin à ce petit manège! »

Fantômette tira de son fourreau un fin poignard florentin qu'elle portait à la ceinture, se mit debout et marcha vers le bandit. Celui-ci l'aperçut, se redressa à son tour et s'écria :

« Qui êtes-vous? Que faites-vous là? »

Sans répondre, Fantômette continua d'avancer. Le Furet recula d'un pas, puis soudainement encocha dans son arc une seconde flèche dont il dirigea la pointe vers la jeune justicière en ordonnant :

« Arrêtez! Restez où vous êtes, où je vous embroche! »

Fantômette hésita. Le risque était grand : le bandit disposait d'un de ces arcs modernes, en acier, dont la puissance est considérable. Néanmoins elle voulut courir le risque, et se jeta en avant.

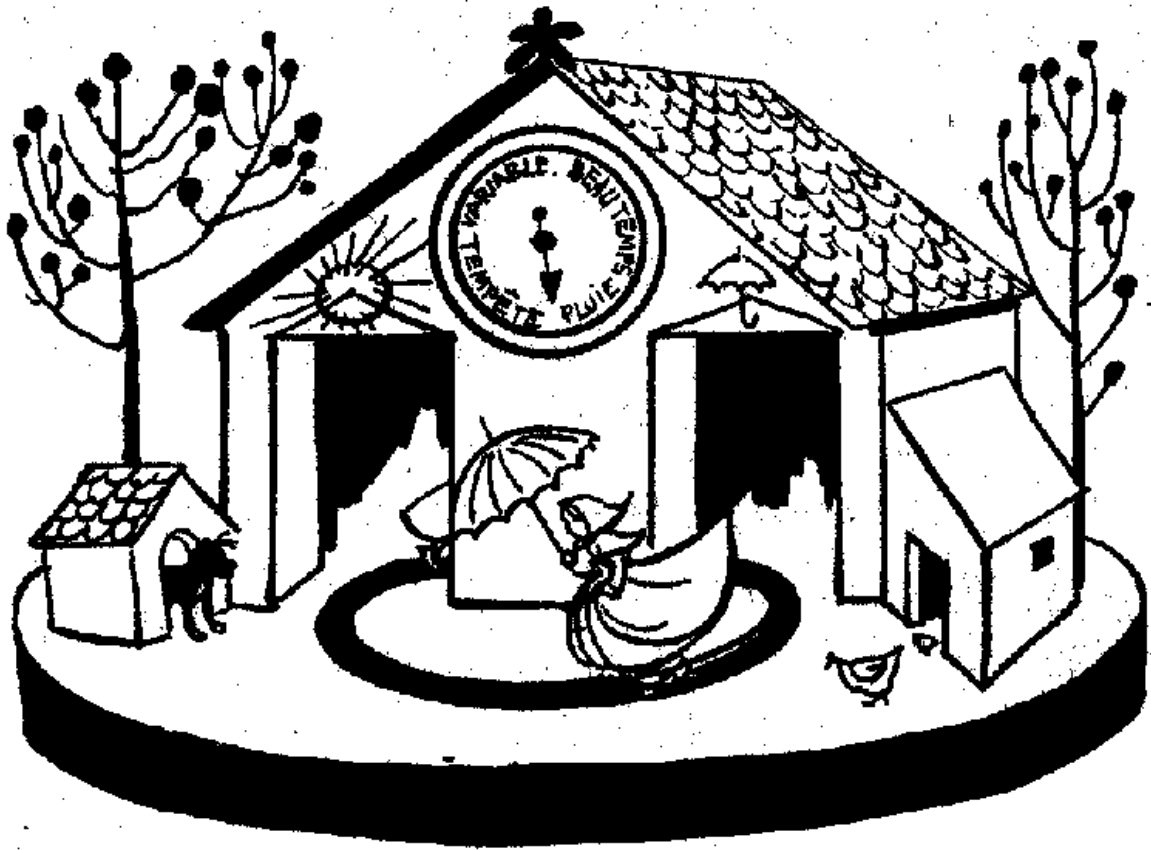
Zip! L'arc se détendit d'un coup sec, en lançant la flèche qui frappa la jeune fille en pleine poitrine! Elle tomba à la renverse. Le bandit fit demi-tour en ricanant et redescendit l'échelle de secours d'incendie par où il était venu. Il parvint au rez-de-chaussée, s'engouffra

dans une camionnette grise dont il lança le moteur à plein régime, et disparut dans la nuit.

Sur le toit, Fantômette se relevait lentement. Elle arracha la flèche qui s'était plantée dans le recueil de poésies et murmura :

« Le père Hugo vient de me sauver la vie! »





CHAPITRE IV

Miss Fantômette

EN CETTE journée du vendredi 13 mars, le baromètre avait baissé dangereusement et indiquait « Pluie et tempête ». Mais on sait que le baromètre est un instrument aussi capricieux qu'un jeune chevreau, et le soleil, dédaignant

les injonctions de la météorologie, s'obstina à répandre ses joyeux rayons sur la bonne ville de Framboisy. Dès l'aube, le ciel était pur, les nuages balayés, l'atmosphère transparente. Cette journée serait bénéfique pour tous, surtout pour les personnes qui croyaient en la vertu du nombre 13. D'ailleurs, les marchandes de billets de loterie avaient largement approvisionné leurs petites guérites en bois, et se frottaient les mains, comme le font tous les commerçants qui prévoient de bonnes affaires.

On a pu voir, en lisant les panneaux mis en place par les soins de la municipalité, que cette journée serait celle du grand concours de cotillons. Il était prévu, de plus, diverses manifestations folkloriques sous forme de danses et concerts, course en sac et championnat de boules lyonnaises.

La matinée fut consacrée au concours de boules. Une équipe venue spéciale-

ment de Marseille — Les Rois de la Pétanque — se distingua particulièrement, et enleva la seconde place derrière Le Boulist Club Framboisien. Il faut signaler qu'un litige s'éleva, le président de la pétanque marseillaise ayant prétendu qu'un des joueurs framboisiens avait mis le pied hors du cercle réglementaire, mais tout s'arrangea devant quelques verres de clos-framboisy, ce vin généreux qui jouit d'une réputation départementale.

Le concours de cotillons devait avoir lieu à quatre heures de l'après-midi. Mais, dès deux heures, Boulotte, Ficelle, Françoise et Annie étaient en effervescence. Les quatre amies s'étaient réunies dans la chambre de la grande Ficelle pour y revêtir leurs déguisements, ce qui n'était pas une mince affaire :

BOULOTTE. — Je n'arrive pas à enfiler

ce justaucorps. Il a rétréci sans même que je l'aie lavé...

FICELLE. — Fais voir. Mais tu as pris le mien!

BOULOTTE. — Ah! bon... c'est pour ça que je ne peux pas entrer dedans!

ANNIE. — Dis, Françoise, est-ce que mon bonnet est droit?

FRANÇOISE. — Non, il est un peu de travers... regarde-toi dans la glace.

ANNIE. — C'est peut-être mieux, qu'il soit penché? Le pompon est assez gros?

FRANÇOISE. — Oui, il est très bien.

FICELLE. — Et mon bonnet à moi, où est-il? Il y a quelqu'un qui me l'a pris!

FRANÇOISE. — Mais non, grande nigarde, tu es assise dessus...

FICELLE. — Ah! oui, c'est vrai! Et ma cape... où est ma cape?

BOULOTTE. — Avec ce masque sur ma

figure, je n'y vois plus rien du tout!

ANNIE. — C'est parce que tu n'as pas les yeux en face des trous!

Toutes quatre étaient habillées de la même façon : justaucorps jaune, col-lant noir, cape de soie rouge à l'intérieur, noire sur le dos. Cette cape était agrafée par une broche dorée en forme de F. Elles avaient posé sur leur tête un bonnet noir dont la pointe se terminait par un pompon, et caché leur visage derrière un loup de velours.

Ficelle, Annie et Boulotte, plantées devant un miroir, n'en finissaient plus d'admirer leur image. Françoise leur dit :

« Je vais vous faire une proposition. Puisque vous vous trouvez si jolies à regarder, restez donc ici, devant la glace, et moi je vais aller au concours toute seule.

— Non, non! s'écria Ficelle, on est

prêtes! D'ailleurs le jury pourra bien m'attendre cinq minutes.

— C'est vrai. Il n'attend que toi pour te proclamer Miss Clown!

— Tu peux toujours rire! Attends un peu, et tu verras! C'est moi qui suis la Fantômette la plus ressemblante. »

Après quelques derniers ronds de jambe devant le miroir, les quatre amies décidèrent de se rendre sur la



place de la Mairie, où l'épreuve allait avoir lieu. Pour la circonstance, l'endroit était décoré avec une profusion de banderoles, fleurs en caisses, fanions multicolores et calicots géants portant l'indication : GRAND CONCOURS DE TRAVESTIS. Tout autour de la place, des baraques foraines débitaient nougats, berlingots et barbe-à-papa. Quelques manèges tournaient en rond en diffusant des refrains à la mode.

« Dans combien de temps commence le concours? s'enquit Boulotte.

— Dans dix minutes, répondit Françoise.

— Bon. Alors, j'ai le temps d'aller acheter un nougat et des cacahuètes, Peut-être aussi un ou deux sucres d'orge.

— Et moi, dit Ficelle, de faire un tour sur un manège. »

Françoise se mit à rire :

« Ce n'est pas Miss Clown qu'on va l'élire, c'est Miss Bébé! »

Mais Ficelle ne l'entendit pas : elle fendait déjà la foule pour s'approcher d'un manège où elle avait repéré une motocyclette rouge.

Pendant ce temps, Annie bayait aux corbeaux en écoutant le boniment d'un bateleur qui vendait des billets de loterie :

« C'est aujourd'hui, vendredi 13, jour de chance! Prenez vos billets et gagnez le magnifique service de table, la magnifique pendule suisse à trois cadrans, permettant à trois personnes de lire l'heure en même temps! ou la magnifique poupée qui ferme les yeux, dit papa, maman et fait pipi au lit! Prenez vos billets! Ne laissez pas s'envoler la chance comme un vulgaire satellite! »

Quant à Françoise, elle dirigeait tranquillement ses pas vers une baraque surmontée d'une pomme en carton tra-

versée par une flèche, portant l'enseigne : *Au Vrai Guillaume Tell*. Dans le fond de la baraque se trouvaient alignées cinq cibles de liège sur lesquelles des jeunes Framboisiens exerçaient leur adresse en tirant des flèches. Le propriétaire annonçait à voix haute : « A six flèches la partie ! A six flèches ! Exercez-vous ! Les six flèches dans la mouche gagnent la bouteille ! »

Une cible était libre. Françoise se mit en place et demanda un arc. L'homme sourit :

« Vous y verrez assez clair, derrière votre masque ? »

— Oui, oui, n'ayez crainte. »

Françoise saisit l'arc, encocha une flèche et tendit la corde. Derrière elle se forma un cercle de badauds, intrigués par ce jeune archer en costume rappelant celui de Robin des Bois.

Zip!... clac ! Première flèche dans le disque noir ! Il y eut un « oh ! » d'admi-

ration dans la foule. Françoise saisit une seconde flèche, banda l'arc... tira. Le projectile se logea tout près du disque noir, mais en dehors tout de même. La troisième flèche frappa de nouveau dans la mouche.

Françoise s'arrêta pour respirer profondément, puis lança le quatrième projectile qui se planta en bordure du disque, à l'intérieur.

Cinquième flèche. Pan! dans le noir, tout près du centre!

« Pas mal, pour une débutante! » fit une voix .

La jeune fille se retourna. Un homme se tenait derrière elle, souriant, les mains dans les poches. Il était mince, maigre même, avec un nez étroit et pointu comme un bec d'oiseau. Ses yeux étaient petits, ronds et noirs. Il portait un grand chapeau qui lui dissimulait le front. Françoise demanda :



« Vous en feriez autant ? »

— Pourquoi pas ? dit l'homme.

— Il reste une flèche. Tenez, prenez-la. »

L'inconnu saisit la flèche, plaça l'encoche contre la corde et banda l'arc, en visant lentement, soigneusement. Zip!... clac!

La pointe se ficha en plein centre de la cible, tandis que la tige vibrait longuement.

« Joli coup ! » approuva Françoise, on

voit que vous avez l'habitude de manier l'arc.

— J'ai quelque entraînement... » dit l'homme d'un ton suffisant.

Il remit les mains dans les poches, fit demi-tour et s'éloigna en sifflotant.

Françoise hésita une seconde, puis lui emboîta le pas. Il se glissa entre les badauds qui regardaient la baraque de la loterie, contourna un manège, disparut derrière un groupe de flâneurs, reparut, disparut de nouveau. Françoise pressa le pas, retrouva l'homme tout près d'elle. A cet instant, elle sentit qu'on la tirait en arrière.

« Hé! Françoise, tu viens? Le concours va commencer! »

C'étaient les trois autres filles qui étaient à sa recherche depuis un moment déjà. Françoise essaya de se dégager.

« Laissez-moi! Lâchez ma cape!

— Viens donc! dit Ficelle, ça com-

mence tout de suite! il est quatre heures...

— Je n'ai pas le temps! J'ai autre chose de plus sérieux à faire! »

Elle réussit à leur faire lâcher prise, s'élança en avant. Où l'inconnu était-il passé? Il s'était perdu dans la foule, mais de quel côté?... vers la mairie? Il pouvait avoir obliqué dans une autre direction... Françoise tourna en rond, perdit du temps. Ses amies la rejoignirent de nouveau. Ficelle grognait :

« Que t'arrive-t-il? Tu es folle! On va commencer sans nous! Derrière qui courais-tu? Allez, viens vite! »

A contrecœur, Françoise abandonna sa poursuite.

Les quatre amies fendirent la foule pour parvenir jusqu'à l'estrade sur laquelle elles montèrent. Là se trouvait le jury, assis derrière une table : trois messieurs à l'air grave, munis de pa-

piers pour attribuer des notes. Il y avait aussi d'autres concurrents : un Pierrot et un Arlequin, un Zorro, deux cow-boys, une Espagnole et un Cosaque fort moustachu.

L'arrivée des quatre Fantômettes fit sensation. Un murmure parcourut la foule :

« Elles ont le costume de Fantômette... vous savez? cette jeune justicière qui pourchasse les bandits... »

Les concurrentes et les concurrents défilèrent un par un devant le jury, saluèrent le public et attendirent la fin des délibérations.

Ces messieurs discutèrent longuement à voix basse, en comparant les déguisements. Pendant ce temps, le public donnait son avis à haute voix :

« C'est celle-ci qui est la mieux... »

— Non, c'est celle-là!

— Il faut donner le prix au Cosaque!

— Non, à la Fantômette N° 2!



Un murmure parcourut la foule.

— Pas du tout! C'est la troisième qui est la plus ressemblante! »

Les concurrents attendaient les résultats avec impatience, piétinant ou se tortillant sur place. Finalement, le président du jury se leva, toussa une ou deux fois pour s'éclaircir la voix, réclama le silence et lut à haute voix la liste qui venait d'être établie :

« Après avoir délibéré, le jury décerne le grand prix du concours de cotillons à la Fantômette n° 4, qui nous a paru ressembler le plus à la fameuse justicière. Mademoiselle, voulez-vous retirer votre masque? »

La gagnante ôta le loup qui cachait son visage. C'était la grande Ficelle. Elle était souriante, épanouie, ravie! Le président lui remit le prix, qui consistait en une énorme boîte de peinture.

« Chic! moi qui adore barbouiller! je



vais peinturlurer des perroquets sur les murs de ma chambre! »

Les autres concurrents reçurent chacun un petit lot (pipeau, canif, encrier en plastique incassable, paquet de biscuits, etc.) et tout le monde quitta l'estrade sous les applaudissements de la foule.

Ficelle prit la tête du petit groupe de filles et traversa la place, fière comme un coq. Elle marcha jusqu'à la mairie,

monta sur le perron et se planta, le poing sur la hanche, dominant la foule avec une souveraine majesté.

« Et maintenant, daigna-t-elle demander, qu'allons-nous faire? »

Françoise répondit :

« Puisque tu es Miss Fantômette, c'est à toi de décider.

— Très bien. Je propose que nous nous mettions à la recherche du fameux bandit qui s'est attaqué au coffre-fort de M. Barbemolle : le Renard ou la Fouine, je ne sais plus.

— Le Furet, rectifia Françoise.

— C'est ça, le Furet. Il faut découvrir où il est. Et pour ça, vous pouvez compter sur mon flair! »

Françoise haussa les épaules.

« Grande nouille. Je le tenais tout à l'heure, le Furet... Mais vous m'avez empêché de l'attraper.

— Comment? C'est ce bonhomme que tu poursuivais?

— Evidemment. Ce n'était pas le Grand Turc!

— Il fallait le dire!

— Le temps que tu comprennes!... et puis tu tenais tellement à ton concours de déguisements... »

La grande Ficelle descendit de son piédestal et essaya de penser, chose difficile. Elle demanda :

« Et comment faire pour le retrouver?

— C'est facile, dit Françoise, tu n'as qu'à te servir de ton fameux flair.

— Ah! oui, évidemment... »

Mais le flair de Ficelle devait être singulièrement réduit ce jour-là, car elle ne trouva rien. Elle avait d'ailleurs envie d'étrenner sa boîte de peinture. Boulotte voulait faire une provision de nougat. Annie désirait faire un tour sur les autos tamponneuses. Françoise eut un sourire de moquerie :

« Vous avez bonne mine, avec vos

costumes de justicières! C'est bien la peine de vous déguiser en Fantômette! Quand il s'agit de pourchasser réellement un bandit, il n'y a plus personne! Vous n'êtes que des niguedouilles! »

Ficelle leva le menton et répliqua :
« Eh bien, tu n'as qu'à courir après le Furet, toi, puisque tu es si maligne! »

Mais Françoise ne l'écoutait pas. Elle retournait vers la baraque du Guillaume-Tell en murmurant :

« Je tirerai autant de flèches qu'il le faudra, jusqu'à ce que j'en mette six dans la mouche. »

Cinq minutes plus tard, elle quittait la baraque avec une bouteille de mousseux sous le bras.



CHAPITRE V

Travail nocturne

LE PRINCE d'Alpaga caressa d'une main fine son menton. Il fronça les sourcils.

« Hum! le barbier ne m'a pas rasé d'assez près, ce matin, ne trouvez-vous pas, cher ami? »

— J'ai autre chose à faire qu'à m'occuper de ta barbe! Tu ferais mieux de venir m'aider à scier ce barreau.

— Mon cher Bulldozer, je ne puis songer à écorcher mes mains en me livrant à cette besogne matérielle. Quelle heure est-il?

— Bientôt minuit.

— Et quand comptez-vous avoir terminé ce petit travail?

— Je vais y passer toute la nuit!

— Comment! ce sera si long?

— Si tu me donnais un coup de main, paresseux pommadé, ça irait plus vite!

— Allons, mon ami, ne vous fâchez pas! Je participe à notre évasion en faisant le guet. Ce qui est aussi important que de découper les barreaux, avouez-le!

— Oui, mais c'est moins fatigant... »

Depuis le moment où ils avaient réintégré la cellule, les deux prisonniers

s'occupaient activement de leur évacuation. Le grand Bulldozer maniait la lame de scie en suant à grosses gouttes, le prince d'Alpaga, allongé sur son lit, mâchait un bout de bois pour se blanchir les dents. C'est ce qu'il appelait « faire le guet ». De temps en temps, les gardiens faisaient une ronde, et la besogne devait être interrompue pour un moment. Dès que les pas s'éloignaient, Bulldozer reprenait son travail de termite.

Vers minuit, le premier barreau fut scié. Bulldozer s'épongea le front et demanda :

« Dis donc, tu sais pourquoi le patron veut nous faire évader un samedi après-midi, en plein jour ? »

— C'est assez bizarre, en effet. En principe, on a intérêt à s'évader pendant la nuit. C'est plus discret.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il a derrière la tête ?

— Je ne sais pas, mais il a sûrement de bonnes raisons. Nous devons lui faire confiance. Le Furet a un cerveau remarquable.

— Moi, je veux bien. Mais c'est tout de même curieux.

— Mon cher, ne vous mettez pas en peine pour cela. Maniez votre scie et ne cherchez pas à penser. C'est très mauvais pour votre santé.

— Tu crois ?

— Bien sûr. »

Bulldozer reprit son travail, et le prince d'Alpaga continua de contempler le plafond.

A l'aube, Bulldozer vint à bout du second barreau. Les deux barreaux ainsi coupés, l'espace ouvert dans la fenêtre était suffisant pour qu'on pût s'y glisser. Tout fut remis provisoirement en place, et la limaille de fer fut jetée à l'extérieur. Il ne restait plus qu'à attendre l'intervention du Furet.

Les deux prisonniers n'allaient pas tarder à comprendre pourquoi leur chef avait choisi de leur faire prendre la fuite en plein jour, devant des milliers de personnes!





CHAPITRE VI

L'extraordinaire évasion

AUTREFOIS, c'est-à-dire avant l'invention du cinéma, de la radio et de la télévision, les distractions étaient différentes de ce qu'elles sont maintenant. Les garçons jouaient à la toupie dans

la rue — chose devenue impossible à cause de la circulation automobile — ou aux osselets sur le trottoir. Les filles dessinaient des marelles sur la chaussée, ou se lançaient des volants avec des raquettes (toujours dans la rue). On allait au cirque, car jadis les cirques étaient fort nombreux, ou bien on se rendait dans quelque fête foraine pour courir dans un sac ou grimper au mât de cocagne.

Et puis il y avait le Carnaval, dans presque chaque ville. Des chars décorés parcouraient la grand-rue, musique en tête, sous une pluie de fleurs et de confetti, jusqu'à la rivière où l'on noyait messire Carnaval; s'il n'y avait pas d'eau, on y mettait le feu et l'on dansait tout autour en lançant des chansons et des rires...

La bonne ville de Framboisy est une de celles qui ont conservé cette joyeuse tradition. Pendant la matinée du sa-

medi 14 mars, les chars destinés à la cavalcade avaient été ornés de banderoles et décorés avec des fleurs naturelles. Les musiciens de l'Harmonie municipale avaient astiqué les cuivres de leurs instruments, et les artistes amateurs des groupes folkloriques avaient répété une dernière fois leurs pas de danse. Les bazars avaient fait des affaires d'or en vendant des serpentins, des pétards, des chapeaux de papier et des masques en carton.

Au début de l'après-midi, les chars se rassemblèrent sur l'esplanade de la foire aux chevaux, à la limite de la ville et de la campagne. Il y avait là, en plus des curieux et des badauds, des groupes folkloriques représentant les vieilles provinces de France, l'Harmonie municipale et, pour suivre la mode américaine, cinq majorettes court-vêtues qui brandissaient des cannes à gros pommeau. Un incident retarda la mise

en route du cortège : le chef de la fanfare avait perdu sa baguette ! On la chercha en vain. Finalement, elle fut avantageusement remplacée par un mirliton rouge et vert. A trois heures précises, l'Harmonie lança les premières notes d'une joyeuse marche, et le *corso* prit le départ en direction du centre de la ville. Les confetti commencèrent à envahir l'air, les serpentins à tracer de fugitives trajectoires, et les fleurs à pleuvoir des balcons.

La composition du cortège était la suivante :

— En tête, la majorette tambour-major qui jonglait avec sa canne, suivie de ses comparses.

— L'Harmonie municipale en grand uniforme.

— Le char des boulangers-pâtisseries (le moulin à vent dont il a été question plus haut).



— Un groupe de Bretons et Bretonnes dansant au son du biniou.

— Le char des plombiers (une immense lampe à souder).

— Les Alsaciens et Alsaciennes.

— Le char des cordonniers.

Derrière ce char marchait un groupe de trois Grosses-Têtes, ces figures grotesques en carton-pâte que l'on porte sur les épaules. Et juste après ces trois personnages venait un figurant qui re-

tenait l'attention par son originalité.

C'était un bagnard revêtu d'une tenue rayée jaune et noire, dont le visage disparaissait sous un masque hilare. Il traînait un boulet de carton attaché à une chaîne, et portait sur l'épaule une longue échelle de bois. Sa main droite brandissait une pancarte où l'on pouvait lire la mention : Les Joyeux Evadés.

Après avoir parcouru un itinéraire qui passait par des petites rues, le cortège suivit la voie qui longeait les murs de la prison. Le Joyeux Evadé fit alors un numéro qui mit tout le monde en liesse. Il quitta le cortège, appuya son échelle contre le mur de la prison, et l'escalada en annonçant à haute voix :

« Avec la permission de M. le directeur de la prison de Framboisy, je vais accomplir maintenant un exploit unique : une évasion à l'envers! »

Il dit, et franchit le mur sous les ac-

clamations et les rires. Ayant tiré l'échelle derrière lui, il disparut dans la cour intérieure. A cet instant, la caravane des chars marqua un temps d'arrêt, les majorettes étant arrivées sur une petite place contiguë à l'entrée de la prison. Heureux de cette aubaine qui les changeait d'une faction monotone, les gardiens profitaient de l'occasion pour admirer le cortège en battant des mains.

Au moment où le *corso* se remit en marche, trois prisonniers déguisés en zèbres apparurent en haut de la muraille : le Joyeux Evadé et deux compagnons qui portaient également des masques de Mardi gras. Ils redescendirent l'échelle et s'incorporèrent au cortège en lançant au public de grands saluts.

Les chars et les groupes folkloriques suivirent l'itinéraire prévu, accueillis par les vivats de la foule, escortés par

des gamins qui lançaient des confetti à pleines poignées, acclamés par toute la population de la ville.

Le plaisant cortège parvint ainsi sur la place Théodore-Théophile et en fit trois fois le tour avant de s'immobiliser. Il était prévu, en effet, que les chars resteraient en place jusqu'au lendemain soir, pour former une décoration qui donnerait grande allure à l'inauguration de la statue, laquelle était arrivée le matin même et attendait sagement, sous une bâche en toile verte, qu'on veuille bien l'offrir aux regards admiratifs des Framboisiens.

L'Harmonie municipale joua le répertoire classique : *Les Allobroges*, *Le Carnaval de Venise*, *Poète et Paysan*, puis s'éclipsa discrètement pour boire un petit coup de blanc au plus proche café, tandis que la foule se dispersait lentement pour rejoindre les baraques foraines de la place de la Mairie, ou

pour aller danser dans les guinguettes qui bordaient l'Ondine.

Le groupe des Joyeux Evadés s'était perdu dans la multitude..

*
**

M. Mastock, le directeur de la prison, s'arrachait les cheveux. Les gardiens étaient réunis devant lui, au garde-à-vous, et n'en menaient pas large.

« Mille tonnerres de nom d'une pipe! Comment avez-vous fait votre compte? On ne quitte pas une prison comme on sort d'une auberge! C'est insensé, c'est inouï! Une évasion en plein jour devant la moitié de la ville! C'est ahurissant!... Maintenant, je n'ai plus qu'à donner ma démission! après vous avoir tous mis à la porte! Parfaitement, à la porte... A moins que vous ne retrouviez ces bandits dans les cinq minutes... ce qui me paraît fort douteux! »

Le directeur marchait de long en large, exaspéré. Il s'arrêta devant un des gardiens et demanda sèchement :

« Vous, Lecitron, où étiez-vous au moment où ils sont passés par la fenêtre ? »

— Heu... j'étais près de l'entrée, monsieur le directeur...

— Et que faisiez-vous près de l'entrée, au lieu de surveiller votre secteur ?



— Mais... je faisais comme vous, monsieur le directeur, je regardais les majorettes... »

Laissons le directeur s'étrangler de rage, et revenons une demi-heure en arrière. Au moment où le cortège quitta le champ de foire, quatre Fantômettes arrivèrent en courant et prirent d'assaut le char de messire Carnaval. Il était largement approvisionné en confetti, fleurs et boulettes de papier coloré.

Le bombardement commença aussitôt, les cibles étant les têtes réjouies des spectateurs massés sur les trottoirs, le long du parcours. Boulotte jetait des confetti à pleines poignées, qu'elle puisait dans un grand sac que Sa Majesté tenait entre ses genoux; Françoise lançait des roses et Annie jouait du mirilton. Quant à la grande Ficelle, elle soufflait dans une de ces spirales en papier

que l'on appelle des langues de belle-mère.

Devant Carnaval marchait un groupe de Bretons qui jouaient du biniou, et derrière, une dizaine de clowns et paillasses vêtus de façon extravagante, coiffés de chapeaux bâillant comme des huîtres, et chaussés de souliers fantaisistes dont les plus petits devaient bien faire 50 de pointure. Le défilé se terminait par la fanfare des Fils de Diane — six cors de chasse —, mais la foule des enfants ou des jeunes gens qui suivaient le dernier groupe, prolongeait le défilé sur une bonne centaine de mètres, laissant derrière elle un tapis de confetti et de serpentins.

Quand la tête du défilé parvint à la hauteur de la prison, il y eut un ralentissement. Les majorettes exécutaient un pas de danse sur la petite place située devant l'entrée. L'ensemble du convoi modéra son allure, et le char de

Sa Majesté se trouva immobilisé. Alors que Françoise jetait un coup d'œil vers l'avant, un curieux spectacle retint son attention. Trois prisonniers en costume zébré descendaient une échelle appliquée contre la muraille de la maison d'arrêt. Et tout en descendant, ils agitaient les mains, paraissant saluer joyeusement la foule qui leur lançait des serpentins. Françoise saisit le bras de Boulotte.

« Regarde, là-bas!

— Quoi donc?

— Des prisonniers qui s'évadent...

— Bah! ce sont des carnavalistes, comme nous; ils sont déguisés en forçats... »

La grande Ficelle mit sa main en visière pour examiner les forçats en question et approuva :

« Boulotte a raison; c'est des figurants. Ils ont des masques en carton sur la figure. »

Françoise hochâ la tête.

« Ça me paraît tout à fait louche. Quelque chose me dit que c'est le Furet qui est en train de faire évâder ses complices...

— Penses-tu! dit Annie, comment pourraient-ils s'évâder devant tout ce monde?

— C'est justement! Il y a tellement de monde que personne ne peut imaginer qu'il s'agit d'une véritable évâsion. C'est tellement énorme, tellement incroyâble! Venez! Il faut empêcher ça!

— Mais tu es folle, voyons... »

Françoise avait déjà sauté au bas du char et se faufilaît dans la foule en direction de l'échelle. Les trois autres Fantômettes hésitèrent, discutèrent. Boulotte demanda :

« Et si elle avait raison? Ces bons-hommes-lâ sont peut-être en train de s'échâpper réellement?

— Mais non! dit Ficelle en secouant

la tête, Françoise a trop d'imagination. Moi, je reste ici à lancer des confetti.

— Bon. Alors, moi aussi. »

Le cortège s'était remis en route, et la bataille de fleurs s'intensifia. Boulotte, Ficelle et Annie, très occupées à lancer leurs inoffensifs projectiles, ne pensèrent plus à Françoise.

Celle-ci s'était glissée vers l'échelle le plus vite possible. Lorsqu'elle arriva à son pied, ce fut pour constater que les



trois prisonniers — vrais ou faux — avaient disparu. Elle interrogea un Iroquois à longues plumes :

« Les trois bagnards? Je crois qu'ils sont partis par cette petite rue. »

A l'autre bout, un costume rayé disparaissait entre deux autos. Elle prit le pas de course, se baissant à demi et longeant une file de voitures. Il y eut un bruit de moteur que l'on met en marche et une camionnette commerciale se déboîta de la file. Lorsqu'elle passa à la hauteur de la jeune fille, celle-ci bondit sur la poignée de la porte arrière et s'y accrocha, tandis que ses pieds prenaient appui sur le pare-chocs.

« Pourvu qu'ils conduisent en douceur! La position n'est pas très confortable! Pas si vite, M. le Furet! Le code de la route vous recommande de ralentir dans les carrefours et de ne pas prendre vos tournants sur les chapeaux de roues!... Si vous continuez à conduire

comme au Grand Prix d'Indianapolis, je vous laisse tomber et je retourne sur le char de Sa Majesté, qui ne se livre pas à des excès de vitesse! »

La camionnette traversa en trombe Framboisy. Les rues en étaient désertes. L'ensemble de la population, en effet, s'était massée sur le parcours du cortège. Elle parvint dans un quartier peuplé d'usines et de fabriques, ralentit puis s'arrêta devant un bâtiment assez vétuste qui avait l'apparence d'un dépôt ou d'un garage. Françoise avait sauté avant l'arrêt complet et s'était vivement dissimulée derrière le tronc d'un platane.

Les trois hommes descendirent. Ils avaient enlevé leurs masques de carton, et Françoise reconnut l'homme qui avait tiré la sixième flèche dans la baraque du Guillaume-Tell. C'était le Furet. Il ouvrit une porte métallique à double battant et fit signe à un de ses

acolytes — un grand gaillard massif — de rentrer la camionnette dans une cour. La porte fut refermée.

« Parfait! murmura Françoise, je sais maintenant où nichent nos trois évadés. J'ai le choix entre deux solutions : ou je téléphone à la gendarmerie — et dans ce cas le brigadier Pivoine et le gendarme Lilas viennent cueillir les oiseaux au nid —, ou alors, je me charge de l'affaire moi-même, ce qui me procure la gloire immortelle et la considération des habitants de cette bonne ville. Etant donné que la première solution est la plus raisonnable, je choisis la deuxième. »

Elle quitta l'abri du platane, s'approcha de la porte métallique et l'examina.

« C'est un peu haut. Mais si je glisse la pointe d'un pied dans la boîte aux lettres, et si j'allonge le bras, j'atteindrai le haut de cette porte. »

Aussitôt pensé, aussitôt fait. En une

seconde, Françoise se trouva à califourchon sur la porte. Elle sauta légèrement dans la cour, qui était déserte. Les trois hommes avaient disparu dans le dépôt. Elle entra à son tour à l'intérieur du bâtiment, sans faire le moindre bruit. Un vaste local encombré de caisses et de bouteilles vides, où la poussière et les araignées faisaient bon ménage. Un escalier de bois conduisait au premier étage, d'où venait un bruit de voix.

Françoise grimpa rapidement l'escalier et plaqua une oreille contre la porte. Elle perçut un bruit de verres que l'on choque. Le grand Bulldozer portait un toast à la santé du Furet :

« A la bonne vôtre, patron ! Vous nous avez sorti du trou d'une façon... d'une façon...

— Tout à fait remarquable ! coupa le prince d'Alpaga. Je dois reconnaître que l'idée de profiter du Carnaval pour nous faire évader était géniale ! »

Le Furet prit un ton modeste pour répondre :

« Je le crois, oui, je veux bien admettre qu'il y a là un trait de génie. Mais maintenant que nous voilà tous réunis, il va falloir songer à des choses plus sérieuses.

— C'est vrai, patron, il va falloir vider deux ou trois bouteilles pour fêter l'événement.

— Non, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de nous venger de ce triste individu qui s'appelle Barbemolle.

— Ah! grogna Bulldozer, si je l'attrape, celui-là, je le transforme en pâté de foie! Je l'aplatis! Je le pulvérise! »

Le Furet calma son complice.

« Doucement, il ne s'agit pas de pulvériser Barbemolle, mais de régler un petit compte que nous avons avec lui.

— Eh bien, il n'y a qu'à me laisser le pulvériser!



Le Furet calma son complice.

— Mais non, mais non! Nous pouvons faire beaucoup mieux que cela. Nous pouvons nous venger avec... comment dirais-je? Avec élégance...

— Parfait! approuva le prince, il me plaît également que notre vengeance soit élégante. Et quelle est votre idée, chef?

— Ecoutez-moi bien... »

Le Furet baissa le ton, et Françoise écrasa son oreille contre la porte pour tenter de recueillir quelques paroles. Mais le bandit parlait sur un ton confidentiel, confiant son projet à voix basse, tandis que Bulldozer lançait de temps en temps des gloussements approbateurs. La jeune fille pestait contre le Furet.

« Mille tonnerres! c'est au moment où il dit des choses intéressantes qu'il baisse le ton! Que peut-il bien comploter? »

Finalement, le Furet éclata de rire,



et ses complices firent chorus. Le prince s'écria :

« Bravo! chef. Voilà une idée merveilleuse! Une vengeance vraiment originale! Et digne de votre génie! Je pense que Bulldozer ne regrettera pas cette solution?

— Non, non! dit Bulldozer, ça me va! Je trouve ça très bien! Ha, ha! Ce qu'on va rire! Hi, hi! ho, ho!

— Alors, reprit le chef, nous allons

nous séparer. Toi, le prince, tu te charges de nous trouver des bottes?

— Oui, chef. Je connais un fripier qui nous en procurera.

— Bien. Et toi, Bull, tu apporteras une chignole?

— Oui, oui. J'ai tout un outillage. Mais vous croyez que l'explosion sera assez forte?

— Assez forte? Je te garantis que la moitié de la ville va sauter. Sois tranquille, j'ai bien étudié la question. Alors, rendez-vous à trois heures, là où vous savez.

— Entendu, chef! »

Françoise redescendit précipitamment l'escalier et se cacha derrière une caisse. Les trois hommes apparurent, le visage réjoui, et descendirent également. Ils avaient quitté leurs uniformes rayés pour revêtir des costumes de ville. Le prince d'Alpaga portait un magnifique complet crème, une chemise

de soie marron et une cravate jaune. Son front disparaissait sous un feutre vert pomme : il avait tout d'un gangster de cinéma. Les deux autres avaient à peu près la même allure. Mais en cette période de carnaval, ils étaient sûrs de pouvoir circuler dans les rues sans être inquiétés, car la plupart des Framboisiens étaient déguisés. Et comment distinguer un vrai gangster d'un faux ?

Lorsque les trois hommes eurent quitté le bâtiment, Françoise sortit de sa cachette et fit en sens inverse l'escalade de la porte. Le Furet était parti vers la gauche de la rue, ses complices vers la droite.

« Qui vais-je suivre ? Les comparses ou le chef ? Il faut suivre le Furet, bien sûr. »

Le bandit traversa le quartier industriel, tranquillement, sans se retourner, et entra dans un bouge d'assez mauvaise apparence, l'*Hôtel du Chat qui*

louche. Françoise prit bonne note de l'endroit et poursuivit son chemin. « Maintenant que je sais où est installé le chef, il ne me reste plus qu'à deviner comment il va s'y prendre pour faire sauter la moitié de la ville... avec une chignole! »





CHAPITRE VII

Ficelle capture le Furet

- « **A**h! te voilà enfin! s'écria Ficelle,
où étais-tu donc passée?
— Je me suis occupée des évadés.
— Des faux évadés?
— Non, des vrais.

— Comment? c'était réellement le Furet?

— Je te l'avais dit!

— Mais... mais alors, nous aurions pu les attraper!

— Oui. Mais tu as préféré lancer des confetti... »

Les quatre amies, toujours déguisées en Fantômette, étaient réunies sur la place Théodore-Théophile, au centre de laquelle s'élevait la statue de M. Barnabé Barbemolle, recouverte d'un drap. Le défilé s'était terminé sur cette place, et les chars avaient été rangés en cercle sur le pourtour. En cette soirée du samedi 14, la ville de Framboisy bénéficiait de deux pôles d'attraction : les chars de la place Théodore-Théophile, et les baraques foraines de la place de la Mairie. Entre ces deux points, c'était un incessant va-et-vient. On s'interpellait, on se poursuivait, on lançait les dernières provisions de confetti. Les

marchands de glaces et les buvettes faisaient des affaires magnifiques. A la nuit tombante, les ampoules colorées et les lampions furent allumés, et l'on commença à danser au son de l'accordéon.

Mais les quatre amies ne prenaient plus part aux réjouissances publiques; elles essayaient de mettre au point un plan d'action, après que Françoise eut exposé la situation.

« D'abord, dit Annie, il faut que je prévienne papa. Si ces bandits veulent se venger de lui, il faut qu'il soit averti.

— Non! dit Ficelle, ce sera bien plus amusant si nous capturons nous-mêmes le Furet et sa bande. »

Françoise n'était pas du même avis.

« Annie a raison. Nous devons tout d'abord signaler à M. Barbemolle que le Furet est en liberté et qu'il veut tenter un coup contre lui. Quant à capturer les bandits... je sais bien que ce serait

très amusant, mais aussi très dangereux. Le mieux est sans doute de téléphoner à la gendarmerie. J'avais déjà pensé à le faire, puis j'ai hésité. Maintenant que le Furet est décidé à causer une catastrophe, c'est aux gendarmes de s'occuper de la question. Allez prévenir M. Barbemolle. Pendant ce temps, je téléphone à la gendarmerie. Je vous rejoindrai à la manufacture. »

**

« Brigadier Pivoine, vous ne me croirez pas, mais elle était comme ça, ma truite, vous entendez? comme ça... »

Et le gendarme Lilas écarta les bras, les mains parallèles, refaisant l'éternel geste du pêcheur qui décrit une belle pièce. Le brigadier Pivoine hocha la tête.

« Gendarme Lilas, vous m'étonnez. Parce que près du pont Pabras, vous

savez, dans le petit creux où il y a des remous, j'ai vu l'autre jour une truite qui faisait bien ça de long... »

Et le brigadier écarta lui aussi les deux mains.

L'intéressante discussion ichtyologique¹ fut interrompue par la sonnerie du téléphone. Le brigadier prit la communication.

1. Ichtyologie est à la fois un horrible mot et l'étude des poissons.



« Allô? Oui, ici la gendarmerie de Framboisy. J'écoute... Comment? vous savez où se trouve le Furet? Indubitablement? A l'*Hôtel du Chat qui louche*? Bon, nous allons aviser subséquemment. Au fait, vous ne seriez pas Fantômette, par hasard?... Tiens, on a racroché.

— C'est encore la fameuse Fantômette, brigadier Pivoine?

— Ça y ressemble bien, gendarme Lilas. Elle nous a déjà téléphoné plusieurs fois, et je crois bien avoir reconnu sa voix. Elle nous signale que le Furet est à l'*Hôtel du Chat qui louche*. Gendarme, sortez la jeep. Nous allons faire un tour là-bas. »

Cinq minutes plus tard, la jeep des gendarmes sillonnait les rues de la ville en actionnant une sirène pour libérer le passage. Elle donna un grand coup de frein devant le petit hôtel, et les deux hommes descendirent. Debout sur le pas

de sa porte, l'hôtelier paraissait les attendre. Après un salut réglementaire, le brigadier Pivoine demanda si un individu surnommé le Furet habitait là. Après des explications assez compliquées, l'hôtelier dut admettre qu'un individu répondant au signalement du bandit logeait chez lui.

« Parfait, dit le brigadier, allons le voir.

— Mais... c'est qu'il vient de sortir.

— Ah? Et pour aller où?

— Il ne l'a pas précisé, monsieur le brigadier. Il a simplement dit : « Oh, « oh! J'entends une sirène de gendarmerie, c'est peut-être pour moi. « Je file! » Et il s'est sauvé en courant. »

— Vous dites que... qu'il s'est sauvé parce qu'il a entendu notre sirène?

— Oui, bien sûr. »

Les deux gendarmes se regardèrent, assez penauds. Le brigadier hocha la

tête en se caressant le menton. Il murmura :

« Je me disais bien que ce n'était peut-être pas la bonne méthode, d'avertir les voleurs de notre arrivée. Il faudra que j'en parle à mes supérieurs... »

Ils saluèrent de nouveau, remontèrent dans leur jeep et reprirent la direction de la gendarmerie.

L'hôtelier suivit des yeux la voiture qui tournait le coin de la rue. Il referma la porte, et demanda :

« Alors, vous êtes satisfait ? »

— C'était parfait, dit le Furet, je vois qu'on peut compter sur vous. »

Et il glissa dans la main de l'hôtelier un gros billet de banque.

*
**

M. Barbemolle se trouvait dans son bureau en compagnie de l'adjoint au maire, avec qui il discutait du cérémo-

nial à suivre pour l'inauguration de sa statue, lorsque trois Fantômettes firent irruption. Elles semblaient vivement alarmées. Annie s'écria :

« Papa, papa! on a quelque chose à te dire.

— Une seconde, ma petite, tu vois bien que je suis occupé!

— Mais c'est très urgent!

— Hum! C'est si urgent que cela?

— Oui, oui, c'est très grave!

— Bon. Alors, dis-moi de quoi il s'agit.

— Le Furet s'est évadé, avec ses complices...

— Oh, oh! c'est grave en effet. Mais qui vous l'a dit? »

Annie raconta comment Françoise avait soupçonné que l'évasion fantaisiste des trois prisonniers était en fait une évasion réelle, et comment elle avait filé les malfaiteurs jusqu'à leur lieu de réunion.



« En ce moment, ajouta Annie, Françoise est en train de téléphoner à la gendarmerie pour signaler que le Furet est à l'*Hôtel du Chat qui louche*.

— Bon. Alors il n'y a pas à s'inquiéter autant que tu le dis. Les gendarmes n'ont plus qu'à aller l'arrêter. »

Françoise arriva quelques instants plus tard et annonça :

« Ça y est, les gendarmes sont prévenus. Nous allons pouvoir dormir sur toutes nos oreilles.



— C'est merveilleux! dit la grande Ficelle, grâce à ma péricacité, on aura...

— Perspicacité, rectifia Françoise.

— Si tu veux... grâce à ma... comme tu dis, on aura pu retrouver et arrêter la terrible bande du Furet! En voyant les bonshommes descendre de l'échelle, je m'étais bien douté qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous. Et si Françoise ne m'avait retenue, je leur aurais couru après, moi. D'ailleurs, ce

« C'est pas pour rien que je porte le costume de Fantômette, la terreur des nègrefins !

— Aigrefins, précisa Françoise.

— Dis donc, fit Boulotte, j'ai l'impression que tu exagères un peu ! Ce n'est pas toi, c'est Françoise qui a deviné que le Furet s'évadait !

— Oh ! je l'avais deviné avant elle. »

On ne put pas la faire changer d'idée. Elle resta persuadée qu'elle était intervenue d'une manière efficace dans la capture de la bande.

Les quatre amies se mirent d'accord pour se retrouver le lendemain après-midi un peu avant trois heures, de manière à assister à l'inauguration de la statue. Puis elles se séparèrent. Françoise rentra chez elle en faisant un détour par la place de la Mairie pour aller tirer quelques flèches dans la baraque du Guillaume-Tell. Annie alla jouer avec une petite poupée qu'elle

avait gagnée au concours de cotillons, Boulotte se rendit hâtivement dans une charcuterie pour y acheter une grosse tranche de rillettes, et Ficelle s'en alla en courant dans sa chambre pour se précipiter sur sa boîte de peinture et composer une merveilleuse aquarelle représentant une poire posée sur un dictionnaire, qu'elle intitula *Tempête sur les Sargasses*.





CHAPITRE VIII

Prisonnière !

EN CETTE matinée, du dimanche 15 mars, Fantômette était au lit. Le bout de son nez dépassait du drap et son œil gauche suivait la course régulière de la petite aiguille, sur une

pendule électrique rose accrochée au mur.

« A onze heures et demie, je me lèverai. »

La grande aiguille atteignit, puis dépassa la demie de onze heures.

« A midi moins le quart, je sors du lit. »

Les rouages de la pendule continuèrent de tourner, et les aiguilles finirent par indiquer midi moins le quart.

« Bah! je peux bien attendre midi. J'écouterai les informations. »

Elle continua de rêvasser jusqu'à douze heures, puis allongea le bras hors du lit et tourna le bouton d'un transistor qui était posé sur la table de nuit.

« ... vous avez la migraine, des rhumatismes, le foie qui fonctionne mal et l'intestin paresseux; alors faites confiance à l'eau Lala, la seule eau à base d'eau parfaitement pure, qui vous

donnera un teint de bébé! L'eau Lala? Oh! la, la!!! Et voici nos informations : Hier, après-midi, une évacion sensationnelle s'est produite à Framboisy. Le fameux bandit connu sous le nom du Furet, a réussi à faire évader deux de ses complices en profitant de l'animation créée par le carnaval. Les trois hommes, vêtus de leurs costumes de prisonniers, ont franchi le mur d'enceinte et se sont perdus dans la foule, qui applaudissait, croyant à un numéro prévu au programme. Malgré les efforts déployés par la gendarmerie, les trois bandits sont toujours en fuite... La conférence du désarmement en est au point mort et... »

Fantômette tourna rageusement le bouton.

« Mille diables! Ils se sont encore échappés! Ah! C'était bien la peine de

prévenir les gendarmes! Mais comment s'y sont-ils pris pour laisser filer le Furet? Il leur suffisait d'aller le cueillir à l'*Hôtel du Chat qui louche!* Et maintenant, ces bandits vont... Oh! et moi qui reste au lit pendant qu'ils sont, peut-être, en train de se venger!... »

Elle rejeta les draps en coup de vent, se fourra la tête sous le robinet d'eau froide et enfila rapidement son costume. Négligeant les escaliers, elle passa par la fenêtre et se laissa glisser le long du tuyau de gouttière à la manière des pompiers qui disposent d'un mât, dans leurs casernes, pour atteindre plus rapidement le sol.

Fantômette sortit d'un garage un cyclomoteur rouge et blanc qu'elle enfourcha comme un pur sang en murmurant :

« L'avantage de cette période de carnaval, est qu'elle me permet de circuler en ville dans ce costume sans attirer la

curiosité des passants. Dommage que ça prenne fin ce soir! »

Elle se dirigea à toute vitesse vers la manufacture de mirlitons, bloqua ses freins devant la porte et bondit vers la sonnette. Le concierge vint ouvrir sans se presser et dit :

« Ah! vous êtes une des amies d'Annie? Vous venez la voir? »

— Pas spécialement. Je voudrais savoir si M. Barbemolle est en bonne santé. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux?

— Ma foi, non. Je l'ai aperçu il y a cinq minutes, et il se porte à merveille. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Dites-lui qu'il ferait bien de prévenir la police que le Furet va tenter de se venger de lui.

— Oh! que me dites-vous là? C'est sérieux?

— Très sérieux. Qu'il veille sur sa sécurité et sur celle de sa fille. De mon

côté, je vais essayer d'empêcher tout attentat. »

Elle fit demi-tour et repartit en trombe, laissant le concierge assez ahuri. Cinq minutes plus tard, nouvel arrêt devant l'*Hôtel du Chat qui louche*. Elle descendit en voltige du cyclomoteur, se rua dans l'entrée de l'hôtel, et, d'un bond, sauta sur le comptoir derrière lequel l'hôtelier somnolait. Elle tira son poignard et de la pointe piqua



légèrement les côtes de l'homme qui sursauta et bredouilla :

« Hein? Quoi? Qu'est-ce que c'est? Qui êtes-vous?

— Peu importe qui je suis. Où est le Furet?

— Qui donc?

— Le Furet?

— Hum!... connais pas. »

La pression du poignard se fit plus forte. L'hôtelier poussa un petit cri.

« Héli... n'appuyez pas!... Oui, oui, je connais le Furet.

— Où est-il?

— Je... je ne sais pas. »

Fantômette fit mine d'enfoncer la pointe. L'homme recula, mais le poignard suivit le mouvement.

« Arrêtez!... je vais vous le dire. Il est parti vers le quartier industriel, en compagnie de deux amis, un grand et un autre qui ressemble à une gravure de mode...

— Je connais. Bulldozer et le prince d'Alpaga. Où allaient-ils?

— Ils parlaient d'un vieux dépôt...

— Très bien. Je vous conseille maintenant d'oublier ma visite. Sinon, je reviens et je vous réduis en marmelade. Dormez bien! »

Elle rengaina son arme, fila comme un missile. Nouvelle course à travers les rues de Framboisy, qui l'amena à proximité du dépôt où les trois hommes s'étaient réunis la veille. La jeune fille laissa son cyclomoteur à quelque distance et s'avança tranquillement vers le portail de fer. Elle s'assura, d'un coup d'œil, que la rue était déserte, franchit l'obstacle en deux secondes. Elle traversa la cour, entra dans le dépôt, monta l'escalier de bois sur la pointe des pieds. Tout était silencieux. Au premier étage, une porte qu'elle poussa. Elle aperçut une pièce sommairement meublée, fit deux pas en avant...

Ce fut soudain, inattendu. Un voile noir lui tomba sur le visage tandis qu'elle se sentait soulevée de terre, puis maintenue solidement. Elle sentit qu'on lui immobilisait bras et jambes pour les attacher. Une voix grogna :

« Belle prise! Ha, ha! On est venu se jeter dans la gueule du loup! Bulldozer, mets-la dans ce coin. Très bien. Enlève un peu le chiffon, qu'on voie la tête qu'elle fait... »

Le voile noir fut enlevé, et Fantômette se trouva en présence des trois évadés. Le Furet, à califourchon sur une chaise, lançait des plaisanteries sur le mode ironique. Le grand Bulldozer, les poings sur les hanches, mâchonnait un bout de cigarette éteint. Quant au prince d'Alpaga, il se polissait les ongles en chantonnant un air d'opéra.

« Alors, ma chère, demanda le Furet, que nous vaut l'honneur de votre visite? Peut-être vouliez-vous bavarder

un moment avec nous? Comme c'est gentil! Ou simplement nous tenir compagnie? »

Fantômette ne répondit pas. Le bandit continua son petit discours d'accueil :

« Mais peut-être êtes-vous venue avec l'intention de partager notre modeste repas? Nous allons justement nous mettre à table. Nous avons un panier, voyez-vous, avec un superbe poulet et quelques bonnes bouteilles de vieux bourgogne. Si le cœur vous en dit... Non? Tant pis, nous déjeunerons sans votre concours. »

Les trois bandits se mirent à table et dévorèrent à belles dents, levant de temps en temps leur verre à la santé de Fantômette qui restait immobile et silencieuse. Le grand Bulldozer agitait ses vastes mâchoires en affirmant :

« Ce poulet est bien meilleur que les



maudites lentilles de la prison! »

L'élégant prince d'Alpaga pelait délicatement une pomme en levant le petit doigt, et le Furet, entre deux bouchées, se moquait de la prisonnière.

« Regardez-moi cette jeune écervelée! Ça se déguise en troubadour du Moyen Age, ça veut jouer les redresseurs de torts, les justicières, les Don Quichotte... et ça se retrouve par terre, ficelée comme une andouille de Vire! Ah! elle a bonne mine, la Fantômette!

Au fait... il faudra qu'on lui offre une paire de lunettes...

— Pourquoi? demanda le grand Bulldozer.

— Pour mettre sur son nez quand elle viendra chez nous. Elle ne s'est même pas rendu compte que nous l'avons aperçue au moment où elle franchissait le portail. Mais aussi, quelle idée d'escalader les murs! Fi! C'est un jeu de gamine... La prochaine fois, chère amie, sonnez donc à la portel »

Et les trois bandits se remirent à rire. Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, ils allumèrent des cigares et se balancèrent sur leurs chaises, les pieds sur la table, comme le font — paraît-il — les milliardaires américains. Puis ils mirent au point les derniers détails de ce qui allait être, selon l'expression du Furet, « une vengeance éclatante ».

« Elle sera même plus qu'éclatante, elle sera explosante! Fais voir cette chi-

gnole, Bulldozer... Bon. Avec ça, nous pourrons percer un joli trou dans le tuyau. Vous avez des bottes d'égoutier, une lampe électrique, une bougie? C'est parfait! Nous allons faire du bon travail... Mais l'heure de l'inauguration n'est pas encore venue. Si nous faisons une petite belote en attendant? »

L'idée fut approuvée à l'unanimité. Les trois brigands débarrassèrent sommairement la table, sortirent un jeu de cartes et se mirent à jouer en criant : « Belote! » « Atout! » « Dix de der! » sans plus s'occuper de leur prisonnière.

Fantômette restait toujours immobile et muette. Elle réfléchissait. Quels étaient les projets des bandits? Quel rapport existait-il entre une explosion et l'inauguration de la statue? Et d'abord, pourquoi une explosion se produirait-elle? Les bandits ne semblaient disposer d'aucune bombe. Avaient-ils dissimulé quelque part de la dynamite

ou du plastic? Autant de questions auxquelles elle ne pouvait répondre.

La première partie de belote étant achevée, le Furet et ses complices entamèrent une seconde, puis une troisième. Quatorze heures. Quatorze heures trente. L'inauguration aurait lieu dans une demi-heure. Le Furet jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Dites donc, les enfants, il va falloir y aller... Notre cher ami Barbemolle va bientôt présenter au peuple son immortelle effigie... qui ne restera pas longtemps en place! Vous êtes prêts? »

Les trois hommes se levèrent de table, chaussèrent les bottes d'égoutier. Le Furet vérifia que les liens qui attachaient Fantômette étaient intacts et lui dit :

« Jeune justicière de pacotille, nous vous laissons ici, en attendant que nous ayons terminé un petit travail. Tâchez d'être sage. A notre retour, nous

nous occuperons de vous... Ha, ha! »

Ils sortirent de la pièce, tirèrent la porte derrière eux, et quittèrent le dépôt. Ils se dirigèrent d'un pas nonchalant vers la place Théodore-Théophile. Des Framboisiens et des Framboisiennes s'y rendaient aussi, pour assister à l'inauguration. Arrivés à cent mètres de la place, les trois hommes s'arrêtèrent auprès d'une plaque d'égout. Le grand Bulldozer glissa le pouce dans le trou qui s'ouvrait au centre de la plaque, et la souleva comme une galette. Un à un, les trois bandits s'introduisirent par l'orifice qu'ils rebouchèrent derrière eux.

Cependant, la place se remplissait de monde. Devant la statue — toujours recouverte de son voile — une estrade avait été dressée, où se trouvaient d'importants personnages : M. le maire et ses adjoints; le notaire de Framboisy, maître Létude; le président du Boulist-



Club; la baronne de Saint-Glinglin; le général Siquétoil et le docteur Seringue. Ainsi que la grande Ficelle, la grosse Boulotte et Annie, toutes trois revêtues de leur costume de Fantômette. Et, bien entendu, M. Barnabé Barbemolle lui-même.

Lorsque trois heures sonnèrent, M. le maire se leva, salué par les acclamations de la foule, et commença à lire le discours spontané qu'il préparait depuis trois semaines. Nous ne pouvons

le rapporter ici en entier, mais ce passage est caractéristique :

« ... oui, mes amis, cette glorieuse cité célébrera d'un pied ferme et accueillera d'un bras magnanime un de ses plus chers fils, dont le courage et la probité tracent au plus profond de nos cœurs le salut fraternel qui cimentera le sillon magnifique d'une popularité indéfectible, unissant les ailes du progrès à la voûte de l'espérance, regardant l'avenir d'une oreille attentive, et conservant la mémoire de ces années futures... etc. etc. »

Au bout de cinq minutes, l'honorable public se mit à bâiller. Au bout de dix minutes, les trois quarts des spectateurs somnolaient. Mais M. le maire continuait imperturbablement à discourir sur les vertus de M. Barbemolle et les mérites de la ville. Tous ces braves gens

ne se doutaient pas qu'une effroyable tragédie se préparait sous leurs pieds.

A trois mètres sous terre, le Furet, Bulldozer et le prince d'Alpaga se préparaient à faire sauter la statue et la place Théodore-Théophile, et, par la même occasion, les gens qui s'y trouvaient.

Bulldozer tournait énergiquement la poignée de la chignole dont la mèche s'enfonçait dans une conduite de gaz d'éclairage. Le Furet l'encourageait :

« Encore un petit effort, et le gaz va jaillir... ça y est? C'est percé?

— J'y suis presque... »

Le prince d'Alpaga tenait d'une main une lampe électrique, et de l'autre ajustait son nœud de cravate. Le Furet se frottait les mains.

« Quelle bonne, quelle excellente idée j'ai eue là! Foin de ces bombes dangereuses avec lesquelles on risque de se faire sauter le nez! Il est bien plus

simple de faire ce que nous faisons. Un petit trou... l'égout se remplit de gaz... et, boum! Ça saute! Je vous garantis que la statue du nommé Barnabé Barbemolle va voltiger dans les airs! Et il y tient, à cette statue! Je parie qu'il va s'envoler avec pour ne pas la lâcher! Ha, ha!... Alors, il est fait, ce trou?

— Voilà, ça y est! »

Ça y était, en effet, mais, au lieu du gaz attendu, ce fut un violent jet d'eau qui sorfit du trou en aspergeant copieusement les trois bandits. Surpris, le prince d'Alpaga laissa tomber la lampe électrique dans l'eau boueuse en lançant un juron. Le souterrain se trouva plongé dans l'obscurité. Le Furet ordonna :

« Récupère la lampe et rallume-la!

— Mais, chef, pour la récupérer il faut que je plonge la main dans cette eau noire... je vais salir ma veste...

— Et que veux-tu que ça me fasse?

Quand on se promène dans un égout, on ne met pas un costume de diplomate!

— Vous aviez dit que nous ne risquions pas de nous salir...

— Ça suffit! Repêche la lampe et tais-toi! »

L'élégant prince dut se contraindre à enfoncer le bras dans l'eau fangeuse. Il tâtonna pendant un bon moment, tandis que la conduite percée continuait son arrosage. Il finit par remettre la main sur la lampe. Bien entendu, elle s'était éteinte. Le Furet grogna :

« Alors, tu la rallumes?

— .. Je ne peux pas, chef, la pile a dû se mouiller...

— Eh bien! ouvre le boîtier et essuie-la!

— Avec quoi, chef?

— Tu dois bien avoir un mouchoir, une pochette...

— J'ai une pochette, mais elle est en

soie naturelle. Ce serait dommage de la salir pour faire ce travail...

— Je m'en soucie comme de ma première mitraille! Fais ce que je te dis! »

A contrecœur, le prince d'Alpaga ouvrit le boîtier de la lampe et essuya les contacts de la pile avec sa belle pochette de soie. La lumière revint.

« Tâchez maintenant de ne plus vous tromper! Il faut vraiment n'être pas



fin pour confondre une conduite d'eau avec une conduite de gaz...

— Ha, ha! fit le grand Bulldozer, y a de l'eau dans l'gaz!

— Ah! c'est bien le moment de plaisanter! Allez, fais un trou dans ce tuyau! »

Bulldozer mit en place la chignole et recommença à tourner la poignée. Au bout de quelques secondes, un sifflement se fit entendre.

« Cette fois, ça y est! Agrandis bien l'ouverture.. c'est parfait! Maintenant, éloignons-nous... »

En pataugeant dans l'eau noire, les trois malfaiteurs firent demi-tour et s'éloignèrent du lieu de leur sinistre exploit. Lorsqu'ils se trouvèrent sous la plaque d'égout, le Furet sortit de sa poche une bougie, l'alluma et la posa dans une anfractuosité de la paroi.

« Et voilà! Quand le souterrain sera plein de gaz, cette flamme provoquera

l'explosion. Et maintenant, sortons en vitesse! »

Bulldozer souleva la plaque et les trois hommes remontèrent à l'air libre. Là-bas, sur la place Théodore-Théophile, les haut-parleurs continuaient de diffuser le discours du maire :

« ... oui, mes chers concitoyens, nous maintiendrons d'un pied ferme les voiles du progrès qui s'élancent sur la route de l'espoir, portant bien haut les bases d'une démocratie vigilante... »

Le Furet et ses acolytes reprirent le chemin de la vieille fabrique. Le prince d'Alpaga se désolait sur le triste état de sa garde-robe, mais, en revanche, son chef sifflotait gaiement.

« Nous allons maintenant régler le compte de notre chère Fantômette. Décidément, la journée est fertile en dis-

tractions.. Eh bien, prince, ne fais pas cette tête-là!

— Vous en avez de bonnes, vous! Regardez un peu mon complet-veston! Le teinturier n'arrivera jamais à lui redonner l'éclat du neuf...

— Bah! tu en achèteras un autre. Et puis, quelle idée de vouloir toujours ressembler à un mannequin! Regarde Bulldozer.. Depuis dix ans que je le connais, il porte toujours le même chandail usé et le même pantalon rapiécé.

— C'est vrai, dit Bulldozer, et je ne voudrais pas les changer pour une barrique de bourgogne! »

Les trois bandits arrivèrent à leur quartier général, traversèrent la cour et entrèrent dans le bâtiment. Le Furet ricana :

« J'espère que notre jeune amie a été bien sage pendant notre absence... »

Ils montèrent l'escalier, poussèrent la porte.

Fantômette était toujours allongée sur le sol, immobile.

« C'est parfait! Je vois qu'on nous attend tranquillement. Vous aurez droit à un bon point et une sucette. Et maintenant, mes chers amis, il s'agit de décider ce que nous allons faire d'elle. Avez-vous une solution à proposer? »

— Moi, dit Bulldozer, je vais l'aplatir avec mes poings!

— Ce n'est pas élégant, dit le prince. Ne pourrions-nous plutôt l'envelopper dans un drap de soie brodée, et l'immerger doucement dans l'Ondine? »

Le Furet secoua la tête.

« Non. Ce genre de fin serait beaucoup trop agréable. Voici ce que j'ai imaginé. C'est un mélange de supplice chinois et de torture du Moyen Age. Voilà, nous allons... »

Une déflagration ébranla le sol et fit vibrer les carreaux : BOUM!

Le Furet éclata de rire.

« Ça y est! Ça a réussi! Vous avez entendu cette explosion? Envolée, la statue! En fumée, l'estrade de MM. les Officiels! En compote, notre ami Barnabé Barbemolle! Ha, ha! Voilà qui lui apprendra à taper sur les honnêtes cambrioleurs qui viennent gentiment lui rendre visite! Belle journée, messieurs, belle journée! Ha, ha! »

Les trois bandits se tordaient de rire. Le prince d'Alpaga oubliait la méssa-



venture survenue à son complet pour pousser des gloussements réjouis, le grand Bulldozer était plié en deux et le Furet se tenait les côtes! Mais le plus extraordinaire, le plus fantastique, c'est que *Fantômette riait aussi, comme une petite folle!*

Le Furet découvrit soudain cette hilarité, observa avec stupeur cette jeune fille qui venait d'entendre l'annonce de la catastrophe et sa condamnation à mort, et qui pouffait de rire en montrant joyeusement ses dents blanches!

Le bandit hurla :

« Qu'est-ce qui vous prend? Pourquoi riez-vous? La peur vous a dérangé l'esprit? Hein?

— Ha, ha! Taisez-vous, affreux bonhomme! Hi, hi! vous allez me rendre malade! Ha, ha!

— Elle est devenue folle!

— Hi, hi! Non, je ne suis pas folle!

Mais quand je vous entends dire que la statue a sauté, je ne peux pas m'empêcher de rigoler... excusez-moi! Ha, ha! Hi, hi! »

Les trois bandits serraient les poings, furieux et inquiets à la fois. Que se passait-il donc? Quelle était la cause de cette étrange bonne humeur? Le Furet se pencha sur la prisonnière et demanda, d'une voix sourde :

« Qu'y a-t-il? Pourquoi cette gaieté? Vous avez entendu l'explosion, n'est-ce pas? Nous avons percé une conduite de gaz...

— Oui, m'sieur.

— Nous avons allumé une bougie...

— Oui, m'sieur.

— ... et quand l'égout s'est trouvé rempli de gaz, tout a sauté...

— Non, m'sieur.

— Comment, non?

— L'égout n'a pas sauté, parce que le gaz ne l'a pas rempli.

— Comment! Et pourquoi?

— Parce que le gaz a été coupé.

— Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que quelques secondes après que vous ayez percé votre fameux trou, quelqu'un a tourné un robinet dans l'usine à gaz qui se trouve près d'ici. Par conséquent l'égout ne contient que de l'air parfaitement inoffensif.

— Mais alors... cette explosion?

— Vous n'êtes pas au courant? C'est Sa Majesté Carnaval que l'on vient de faire sauter. Il avait la panse bourrée de pétards...

— Mille tonnerres! »

Les trois bandits semblaient subitement anéantis. Le Furet tenta de rassembler ses esprits. Il doutait encore :

« Qui donc aurait coupé le gaz? Qui était au courant de notre projet?

— Moi. Vous aviez préparé des bottes d'égoutier, une bougie, une chignole,

et vous aviez parlé d'explosion. J'ai deviné que vous alliez faire sauter une conduite de gaz. Donc, je suis allée faire un tour à l'usine dès que vous êtes sortis d'ici, et j'ai fermé toutes les vannes qui me sont tombés sous la main. Entre parenthèses, toute la ville doit se trouver, en ce moment, privée de gaz, mais ce n'est qu'un détail.

— Allons, allons! Vous vous moquez de nous! Pour faire tout cela, il aurait fallu que vous puissiez sortir d'ici. Et nous vous avons attachée.

— Vous m'avez attachée, c'est vrai. Mais vous n'avez pas eu l'idée de m'ôter la broche en forme de F qui agrafe ma cape. Vous êtes d'ailleurs excusables d'ignorer qu'elle est creuse, et qu'elle contient une petite lame d'acier bien aiguisée. Regardez, en la mordant, elle s'ouvre toute seule, et c'est un jeu de couper les cordes en la tenant entre les dents. C'est donc ce que j'ai fait. Je me



suis libérée, j'ai été fermer le gaz, et je suis revenue.

— Cependant, vous êtes toujours attachée...

— Croyez-vous? »

Et Fantômette, sous les regards stupéfaits des trois bandits, se leva en écartant largement les bras.

« Nom d'un pétard! cria le Furet, elle n'est pas attachée! »

Il se précipita sur Fantômette, mais celle-ci, agile comme un jeune chat,

bondit par-dessus la table et tira son poignard. Elle annonça :

« Et maintenant, mesdames et messieurs, vous allez assister à un combat historique : Fantômette contre la société Furet et compagnie ! La gentille mignonne contre les vilains méchants ! A qui le tour ? Au premier de ces messieurs ! »

Fantômette se tenait d'un côté de la table, sautant d'un pied sur l'autre comme un boxeur qui attend une attaque ; les trois bandits étaient du côté opposé et se rapprochaient lentement, à demi courbés, décidés à en finir rapidement avec leur frêle adversaire. Le grand Bulldozer s'empara d'une bouteille vide et la projeta de toutes ses forces en direction de la jeune fille. Fantômette s'aplatit sur le sol et la bouteille passa bien au-dessus de sa tête en s'écrasant contre le mur. Fantômette sourit.

« Première pièce... raté! Artilleur Bulldozer, rectifiez le pointage... attention!.. deuxième pièce... »

Bulldozer envoya une autre bouteille.

« ... Encore raté! Sapristi! Mais il manquerait un éléphant dans un couloir! Troisième pièce... non, il n'y a plus de munitions? »

Exaspéré, Bulldozer se rua en avant et empoigna Fantômette à bras-le-corps. A peine l'avait-il saisie qu'il dut la lâcher en poussant un hurlement : elle lui avait pincé le nez entre le pouce et l'index en le tordant violemment. Le Furet et le prince d'Alpaga se précipitèrent. Fantômette toucha le bras du prince d'un coup de poignard et lança son talon sur le menton du Furet, mais bientôt elle succomba sous le nombre. Aussi habile qu'elle puisse être, une jeune fille ne pouvait espérer tenir tête à trois hommes résolus dont un était un véritable colosse. Cependant, cette infé-

riorité ne paraissait nullement l'émouvoir. Pendant qu'on l'attachait de nouveau, elle abreuva les trois bandits de quolibets et de railleries :

« Attention, ne serrez pas trop les ficelles, ça va me gêner pour rire! Qu'est-ce que vous faites, comme nœud? Un nœud marin? Non, même pas! Quel empoté! Dites donc, le Furet, qu'avez-vous inventé comme supplice chinois? Vous allez me faire bouillir dans une grande marmite ou me chatouiller les doigts des pieds avec une plume de paon?

— Silence! grogna le Furet.

— Ah! non. Je veux bien qu'on m'attache et qu'on me fasse cuire, mais si en plus je dois me taire, alors je proteste! Et d'abord je vais demander mon inscription à la Société protectrice des Fantômettes. Ah! je pense à une chose... votre bougie, elle est toujours en train de brûler dans l'égout, pour rien. Vous

devriez aller la chercher et l'éteindre. Non? Vous la laissez se consumer inutilement? Ce que vous pouvez être gaspilleurs, tout de même!

— Assez!

— Je commence à avoir faim. Je n'ai rien pris depuis ce matin. Il ne reste pas un petit bout de poulet! Non? Ce goinfre de Bulldozer a tout avalé? Quel glouton!

— Taisez-vous. Je vous jure bien que nous allons vous faire passer le goût du poulet, et définitivement!

— C'est passionnant! Comment allez-vous vous y prendre? Revolver? Canon de 75?

— J'ai un pistolet, mais ce serait trop bruyant. Je vais tout simplement me servir de votre poignard.

— Ah! Excellente idée! Toutefois ne l'abîmez pas. C'est un souvenir personnel. Un cadeau que m'a fait le signor Maccheroni, duc de Florence, prince

de Bénévent et seigneur d'autres lieux. Je l'avais débarrassé d'un vilain cambrioleur. Qui vous ressemblait, d'ailleurs.

— Assez! Bulldozer, Alpaga! Tenez-la bien! Et fermez lui la bouche. Il ne faut pas qu'on l'entende crier.

— Je crierai si je veux! »

Bulldozer plaqua sa main sur la bouche de Fantômette, et le Furet s'approcha, le poignard à la main.





CHAPITRE IX

Le combat final

« **J'**ENTENDS un froissement de feuilles... j'épaule, je vise et j'attends... Devinez ce que c'était, brigadier Pivoine? Un faisan de toute beauté. Je tire : Pan! Je le rate... Je lâche mon second coup : Pan!

— A côté!

— Vous l'avez dit, brigadier! Et pourtant, je n'étais pas à dix mètres de l'oiseau. C'est la malchance! »

Le téléphone sonna, interrompant le récit des exploits cynégétiques¹ du gendarme Lilas. Le brigadier décrocha l'appareil et écouta.

« Allô?

— ...

— Ho, ho! Gendarme Lilas, c'est encore Fantômette!

— ...

— Diable! Elle a découvert le repaire du Furet et de sa bande... une vieille fabrique dans le quartier industriel.

— ...

— C'est urgent? Bien, nous y allons tout de suite; le temps d'appeler du renfort. »

Le brigadier Pivoine raccrocha et se leva en bouclant son ceinturon.

1. Affreux mot désignant ce qui se rapporte à la chasse.

« Cette fois-ci, c'est sérieux! Je veux bien être changé en moulinette à légumes si nous ne mettons pas la main au collet du Furet! Pour un coup, il ne doit pas nous échapper. Vous êtes prêt, gendarme Lilas?

— Indubitablement, brigadier Pivoine.

— Alors, allons-y. Pendant que vous sortez la jeep, j'appelle du renfort à la caserne. »

Dix minutes après, la jeep se mit en route, suivie par un car bondé de gendarmes. Le brigadier eut soin de ne pas faire fonctionner la sirène, afin de ne pas donner l'alarme prématurément. Les deux véhicules s'arrêtèrent silencieusement devant le portail du dépôt, et les gendarmes se glissèrent dans la cour sur la pointe des clous. Ils entendirent alors l'éclatement de Sa Majesté Carnaval, mais cela ne les émut pas, car ils étaient au courant de cet événement.

Ils poursuivirent leur approche silencieuse, entrèrent dans le dépôt. Le brigadier Pivoine monta l'escalier, pistolet au poing, en retenant son souffle. Arrivé sur le palier, il écouta. Derrière lui, le gendarme Lilas et une douzaine d'hommes armés s'étaient arrêtés. Une voix filtrait à travers la porte : « Fermez-lui la bouche ! Il ne faut pas qu'on l'entende crier ! » Une voix féminine répondit : « Je crierai si je veux ! » Le brigadier Pivoine se retourna vers ses hommes et commanda :

« Allons-y ! En avant ! »

Il ouvrit la porte d'un coup violent et ordonna :

« Les mains en l'air ! Que personne ne bouge ! »

— Bravo ! dit Fantômette, votre arrivée est théâtrale.. à la dernière seconde ! Entre nous, vous ne croyez pas que vous auriez pu venir un peu plus vite ? Mais je vous félicite tout de même. Grâce à

vous, je vais pouvoir continuer de courir après les bandits. Maintenant, si c'était un effet de votre bonté... de vouloir bien me détacher?

— Bien sûr! Tout de suite... »

Il s'avança pour couper les liens de la jeune fille, pendant que le gendarme Lillas passait les menottes au grand Bulldozer. Un troisième gendarme avait saisi le prince au collet. Deux autres hommes voulurent entrer à leur tour, mais se précipitèrent en même temps et se bousculèrent à la porte. Il y eut une seconde de confusion dont le Furet profita aussitôt pour sauter sur l'appui d'une fenêtre, défoncer les carreaux d'un coup d'épaule et se jeter dans la cour. Fantômette cria :

« Arrêtez-le! Mille diables! Il va encore se sauver!

— Non, dit le brigadier, mes hommes sont dans la cour... »

Il y eut un coup de feu, suivi d'un



autre. Puis une rafale de mitraillette, des cris, un bruit de galopade. Encore à demi attachée, Fantômette se mit à la fenêtre. La cour était envahie par des gendarmes qui se ruaient vers l'extrémité du bâtiment en tirant au jugé.

« Il s'est sauvé par cette petite porte, là-bas au fond!

— On va le rattraper!

— Vite! il faut cerner le bâtiment! »

Fantômette tenta de descendre par l'escalier, mais il était encore encombré.

Elle fit demi-tour et suivit le chemin qu'avait pris le bandit, en sautant par la fenêtre. Puis elle se lança dans un sprint de grande classe, en direction de la petite porte où elle s'engouffra. Elle se trouva dans un hangar vide. Au fond du hangar, une autre porte, ouverte. Quand Fantômette en franchit le seuil, ce fut pour constater qu'elle donnait sur une rue déserte. Aucune trace du fugitif. Les gendarmes arrivèrent sur ses talons pour faire la même constatation.

Une fois de plus, le Furet s'était envolé!



« Telle la plume au vent, cette statue flottera dans le feu ardent de nos âmes, imprimant sur le souffle de la gloire la lumière de nos cœurs.. »

« C'est beau, dit Ficelle, mais c'est long.

— Oui, dit Boulotte en suçant un caramel, ça commence à devenir longuet, ce petit discours...

— Si encore on comprenait ce que ça veut dire...

— Justement, les belles choses, il ne faut pas chercher à les comprendre... »

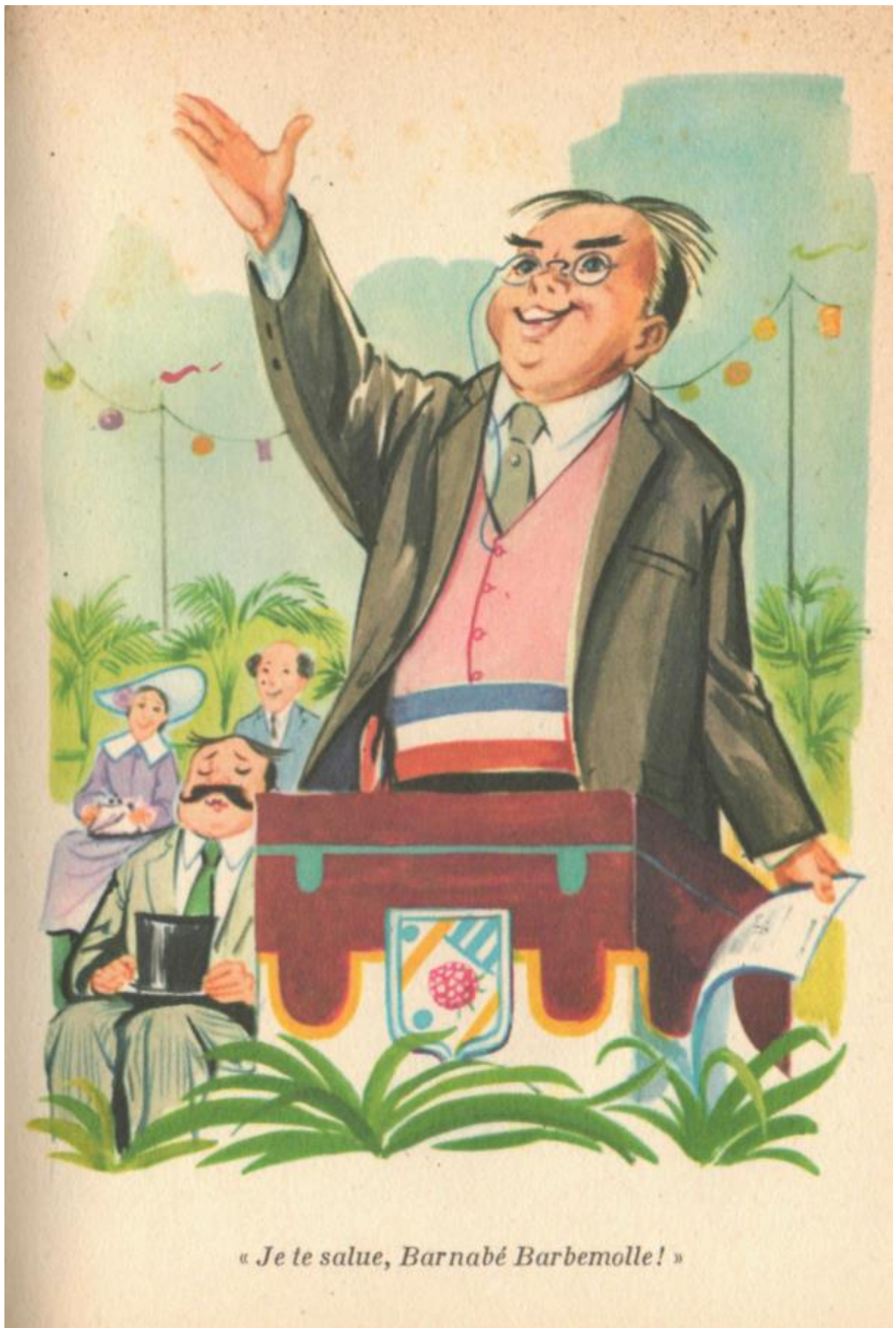
La grande Ficelle, Boulotte et Annie se trouvaient assises dans la tribune d'honneur, entre maître Létude et la baronne de Saint-Glinglin. Elles étaient toujours déguisées en Fantômette.

« Si j'avais su, murmura Annie, j'aurais demandé à papa de me dispenser de cette corvée!

— Il ne savait peut-être pas que ce serait si long, dit Ficelle.

— Ça me rappelle la distribution des prix! »

M. Barnabé Barbemolle était assis à



« Je te salue, Barnabé Barbemolle! »

la place d'honneur, au centre de la tribune, et écoutait gravement. Le maire était debout sur un petit kiosque en bois ressemblant à ceux qu'emploient parfois les agents de police pour régler la circulation des carrefours. D'une main il tenait un papier sur lequel était écrit son discours *spontané*, et de l'autre maintenait en place une paire de binocles qui avaient une fâcheuse tendance à vouloir tomber. Devant la tribune, la statue sous son drap. Tout autour, une foule qui était bien contente d'être là, mais commençait à montrer quelques signes d'impatience.

Enfin, dans une grande envolée lyrique, M. le maire s'écria :

« Je te salue, Barnabé Barbemolle ! »

Un employé de la mairie tira sur la ficelle qui devait libérer le drap. Mais, malheureusement, il devait y avoir un petit défaut technique, car le drap resta en place. L'employé se battit un mo-

ment avec la ficelle, puis fit signe que le désordre était réparé. M. le maire répéta la formule :

« Je te salue, Barnabé Barbemolle ! »

Et le drap glissa à terre, dévoilant l'effigie de pierre. Il y eut un « oh ! » dans la foule, quelques exclamations, deux ou trois rires, puis une tempête d'applaudissements.

Le chef-d'œuvre du sculpteur Michelange Molitor ressemblait à peu près autant à M. Barbemolle qu'un casse-noisettes à un hélicoptère. Toutefois on sait que l'art moderne permet aux artistes d'interpréter largement les sujets qui leur sont proposés. De nos jours, on voit fréquemment des tableaux où les arbres sont bleus, le ciel vert et les citrons mauves. Une sculpture représentant un œuf peut sans inconvénient être baptisée saxophone. La statue de M. Barbemolle suivait ce principe. Le personnage juché sur le socle avait l'al-

lure d'un Martien indiquant la direction de sa planète à un astronaute.

Mais telle qu'elle était, la statue plut beaucoup au public des Framboisiens, ainsi qu'au directeur de la manufacture qui se leva pour remercier le maire en quelques mots très simples. La tribune fut alors évacuée, au grand soulagement des trois filles qui commençaient à avoir des fourmis dans les jambes. Ficelle dit à mi-voix :



104 FANTÔMETTE AU CARNAVAL

« Je connais quelqu'un qui a été assez malin pour couper à la corvée.

— Qui donc? demanda Boulotte.

— Françoise. Elle avait promis de venir nous rejoindre avant l'inauguration, et elle s'en est bien gardée. C'est une petite futée. Oh! regarde! voilà les chars qui commencent à s'en aller... »

Effectivement, le moulin des boulangers, le cochon des charcutiers, le soulier des cordonniers s'animaient. Ils firent une fois le tour de la place, puis disparurent, en route vers leur destin qui les vouait à la démolition. Seul restait encore en place le magnifique char de Sa Majesté Carnaval. Une mèche fut allumée, et l'énorme roi de carton peint explosa avec force bruit, lançant dans les airs une pluie de confetti. Il y eut un instant de silence, qui fut rompu par un orchestre musette. Jusqu'au soir, jusqu'au feu d'artifice qui devait clore les festivités, les Framboisiens

et les Framboisiennes allaient danser. Le Carnaval vivait ses dernières heures.

La grande Ficelle se tourna vers ses amies et leur demanda :

« Maintenant, qu'allons-nous faire? Moi, je ne sais pas danser. Et puis je préfère la fête foraine.

— Si on faisait un tour de manège? proposa Annie.

— Bah! C'est bon pour les bébés comme toi!

— Allons plutôt acheter des nougats, suggéra la grosse Boulotte, qui ne perdait jamais une occasion de remplir son estomac.

— Attendez, dit Ficelle, j'ai une meilleure idée. Si nous avons assez d'argent à nous trois, nous pouvons nous offrir un tour sur les autos tamponneuses. »

On fit le compte des finances communes.

« Ça va très bien! On peut prendre un abonnement de cinq tours à prix réduit! »

Le projet automobiliste des trois amies fut réduit à néant par l'arrivée d'une jeune fille juchée sur un cyclo-moteur rouge et blanc, qui était vêtue d'un costume style Fantômette.

« Voilà Françoise! s'écria la grande Ficelle. Où donc étais-tu passée?

— Aucune importance. Dites-moi, vite. M. Barbemolle est ici?

— Oui, répondit Annie, papa est en compagnie de M. le maire et du général Sinquétoil. Je viens de les voir entrer au café du Commerce. Papa a dit qu'ils allaient fêter l'inauguration en prenant une coupe de champagne.

— Bon. Voilà qui est rassurant.

— Rassurant? Pourquoi?

— Parce que... je ne peux pas tout vous raconter en détail, mais sachez que le Furet est en liberté, et je crains

qu'il ne veuille se venger de M. Barbe-molle. »

Ficelle haussa les épaules.

« Décidément, c'est une idée fixe! Il me semble que tu es obsédée par cette vengeance du Furet! Viens plutôt faire un tour sur les autos tamponneuses...

— Non, attendez une seconde... Annie, la manufacture de mirlitons est fermée?

— Bien sûr. C'est aujourd'hui dimanche.

— Il n'y a donc personne dedans?

— Si, le concierge. A moins qu'il ne soit en train de se promener...

— Allons voir. Il nous suffit de traverser la place. »

Ficelle grogna :

« Qu'est-ce qui lui prend? Qu'a-t-elle encore inventé? »

Françoise, sans prononcer un mot, entraîna ses amies à travers la place Théodore-Théophile. La porte d'entrée

de la manufacture se trouvait ouverte.

Françoise se tourna vers Annie :

« Est-il normal que cette porte soit ouverte? Tu m'as dit que, le dimanche, la manufacture était fermée.

— Peut-être que le concierge est sorti...

— En oubliant de fermer derrière lui?

— Heu... je ne sais pas.



— Tu ne sais pas? Eh bien, voilà qui me paraît assez louche. Entrons! »

Les quatre Fantômettes pénétrèrent dans le bâtiment. La loge du concierge était vide.

« Donc, constata Françoise, le concierge a quitté les lieux en oubliant de refermer la porte derrière lui?

— Oui, c'est vrai, reconnut Annie.

— Très bien. Allons jeter un coup d'œil à l'intérieur des bâtiments.

— Pourquoi? »

Sans répondre, Françoise sortit de la loge et s'engagea dans un couloir qui conduisait au cœur de la manufacture.

Annie connaissait parfaitement les lieux, mais c'était un monde inconnu qui s'ouvrait devant les yeux de ses trois amies. Il y avait d'abord l'odeur. Une odeur de carton, de colle, de peinture. Puis la vision de montagnes de papiers, d'innombrables rouleaux de rubans; des caisses bourrées de papier crépon,

des piles de masques, des sacs pleins à ras bord de confetti; des colonnes constituées par des chapeaux pointus emboîtés les uns sur les autres. Des boîtes en carton numérotées; des paquets, des ballots, des pots multicolores. Des planches à dessin dans un bureau d'étude; des modelages, des plâtres dans un atelier de sculpture. Une presse à emboutir et une étuve dans la section des masques de Mardi gras; des croquis épinglés aux murs, des mannequins en bois, en fil de fer...

Un univers étrange.

La grande Ficelle plissa son front et grommela :

« Je ne vois pas du tout ce que nous sommes venues faire ici! Il n'y a pas plus de saboteur que d'oranger en Ecosse!

— Chut! » fit Françoise en posant un doigt sur ses lèvres.

Les quatre filles écoutèrent. La manu-

facture était parfaitement silencieuse.

« On n'entend rien ! dit Ficelle.

— En effet, on n'entend rien. Mais sentez cette odeur... »

On huma l'air en reniflant fortement. Annie fronça les sourcils :

« Je sens une vague odeur de brûlé.

— C'est exact, dit Françoise, quelque chose est en train de brûler. Venez par ici... »

Elles entrèrent dans un vaste atelier qui devait être consacré à la fabrication des pièces pyrotechniques. Des piles de boîtes portaient la mention « Pétards » ou « Feux de Bengale ». Des paquets de fusées s'entassaient, liées en faisceaux. Sur le seuil de la porte, Françoise arrêta ses amies.

« Regardez... là, au fond ! »

Des flammes rougeâtres, de la fumée...

Françoise fit un pas en avant, aussitôt

un ordre retentit, lancé par une voix d'homme :

« Halte! Restez où vous êtes! »

Les quatre filles s'immobilisèrent. Elles aperçurent alors, à l'autre bout du local, une silhouette qui les menaçait d'un pistolet.

« Le Furet! gémit la grande Ficelle.

— Oui, répondit l'homme, le Furet en personne. Que venez-vous faire ici?

— Et vous-même? » demanda Françoise.

Le bandit ricana :

« Cela se voit, je pense?

— En effet. N'ayant pu faire sauter la statue de M. Barnabé Barbemolle, vous vous attaquez à sa manufacture de mirlitons. Et vous profitez du fait qu'elle est vide pour y mettre le feu.

— Vous l'avez dit, jeune déguisée! Mais la manufacture n'était pas tout à fait vide.

— Je suppose que vous avez éloigné



le concierge sous n'importe quel prétexte?

— C'est exact. Je lui ai téléphoné que sa grand-mère est gravement malade, et il a donné dans le panneau. Dès qu'il est sorti, je suis venu ici. »

Il jeta un coup d'œil vers les flammes qui dévoraient des rouleaux de papier et dit :

« Tout est combustible, dans cette manufacture. Ce ne sont que des papiers, des cartons. Tout va brûler et le

petit père Barbemolle va se trouver ruiné du jour au lendemain. Quant à vous... je vous conseille de déguerpir rapidement!

— Vous êtes un méchant monsieur! » s'exclama Annie.

Pour toute réponse, le bandit haussa les épaules. Il jeta un ordre :

« Demi-tour! Sortez d'ici! »

Boulotte, Ficelle et Annie esquissaient déjà un mouvement de retraite. Françoise les arrêta en levant la main. Puis elle prononça à voix basse :

« Vite! défaites un paquet de fusées...

— Mais, protesta Ficelle, pourquoi? Que veux-tu faire?

— Dépêche-toi, ne discute pas! »

Les filles défirent rapidement le fil de cuivre qui liait un faisceau de fusées. Françoise en prit une et tira d'une petite poche un briquet à gaz, qu'elle alluma. A l'autre bout de la pièce, le bandit s'inquiéta. Il cria :

« Hé là! Qu'est-ce que vous faites? »

Françoise alluma la mèche de la fusée et la pointa vers le Furet. La fusée s'enflamma, fit pschchch! et bondit vers le bandit, qui poussa un cri. Il se produisit un éclatement, une gerbe d'étincelles et un nuage bleuâtre...

« Vite! d'autres fusées! »

A toute vitesse, Françoise balaya avec la flamme de son briquet une douzaine de mèches. Lancées comme des projectiles de bazooka, les engins sillonnèrent le local et explosèrent contre le bandit qui se protégeait le visage en repliant ses bras.

« A l'assaut! A l'assaut! » cria Françoise en courant vers son adversaire.

Le Furet, aveuglé par la fumée, recula d'un pas en levant son pistolet. Il tira au hasard, devant lui. Françoise avançait toujours, mais ses amies s'arrêtèrent, effrayées. Elle les encouragea :

« En avant! On le tient!

— Pas encore! » cria le bandit en faisant feu une nouvelle fois.

La situation devenait terriblement dangereuse. Françoise eut soudain une inspiration. Avisant un grand sac rempli de confetti, elle y plongea les mains et en projeta une grosse poignée sur la figure du Furet.

« Vite! Faites comme moi! »

En une seconde, Ficelle, Boulotte et Annie comprirent ce qu'il fallait faire. Elles puisèrent dans le sac et jetèrent à tour de bras les pastilles de papier au visage du bandit qui grognait et menaçait en essayant vainement d'y voir clair. Il allait se dégager, quand Françoise, qui venait de soulever une grosse tête en carton représentant Mickey, l'en coiffa en l'enfonçant de haut en bas, de toutes ses forces. Etouffé, paralysé, le Furet se débattit un moment, mais la grosse Boulotte lui fit un énergique

croc-en-jambe qui l'étala tout de son long. Alors, une voix cria :

« Tenez bon, j'arrive! »

Et à l'autre extrémité du local, on vit apparaître M. Barbemolle qui arrivait au pas de course, suivi par le concierge. Il plongea sur le bandit dont il immobilisa les jambes, tout en criant au concierge :

« Vite! décrochez l'extincteur qui est dans le couloir et arrosez ces flammes! Et vous, mesdemoiselles - les - Fantômettes, passez-moi donc cette pelote de cordelette, que je puisse ficeler notre Furet comme il le mérite. »

En un instant, les flammes furent étouffées sous un nuage de mousse carbonique, et le bandit se trouva soigneusement ligoté.

« On lui enlève sa tête de Mickey? demanda Ficelle.

— Non, laissons-la-lui. Il a l'air tellement gentil avec ça! »

Le petit groupe sortit de la manufacture et déboucha sur la place en faisant sensation. En premier s'avancait le Furet, sous sa tête en carton, suivi de M. Barbemolle, qui le tenait sous la menace du pistolet. L'escorte était composée des quatre Fantômettes, qui encadraient les deux hommes en marchant au pas cadencé. L'ensemble était si pittoresque que la population, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle attraction, applaudit à tout rompre!





ÉPILOGUE

UNE vive agitation régnait dans les locaux de la gendarmerie. Le brigadier Pivoine se grattait le front en interrogeant M. Barbemolle, et le gendarme Lilas tirait la langue en rédigeant

son rapport. Le directeur de la manufacture était accompagné par le concierge et par les quatre filles.

« Vous disiez donc, monsieur Barbe-molle ?

— Je disais que je me trouvais au café du Commerce, en compagnie de M. le maire lorsque mon concierge, ici présent, est venu me signaler un fait étrange. On venait de lui dire par téléphone que sa grand-mère était malade. Il s'est précipité chez lui, pour constater que sa grand-mère était en train de tricoter une chaussette, le chat sur ses genoux, et qu'elle se portait comme un charme. La chose lui a semblé tellement louche qu'il est venu m'en parler. J'ai aussitôt compris qu'on l'avait éloigné de sa loge pour pouvoir pénétrer dans la manufacture. Qui ? Le Furet, évidemment. Aussitôt, je suis entré dans le bâtiment, où j'ai trouvé ces jeunes personnes aux prises avec le bandit.

— Diable! Elles jouaient un jeu dangereux!

— En effet. Mais, apparemment, elles n'ont pas peur de grand-chose, car elles l'avaient à moitié brûlé avec des fusées et aux trois-quarts asphyxié avec des confetti. »

Ficelle se rengorgea.

« Quand on porte le costume de Fantômette, on n'a peur de rien!

— Bravo! dit le brigadier Pivoine, je vous félicite! Ensuite, que s'est-il passé?

— Eh! vous le savez aussi bien que moi! Nous vous avons livré le Furet soigneusement ficelé.

— C'est juste.

— Nous pouvons disposer?

— Attendez. Nous avons encore quelques petites formalités à régler. Voyons... d'abord, qu'allons-nous faire de cette tête de Mickey?

— Je vous en fais cadeau!

— Hum... nous allons la garder, en

effet. Cela servira de pièce à conviction lors du procès. Je vais vous faire un reçu. Nous garderons également la ficelle avec laquelle vous aviez attaché le bandit. Je vous ferai un autre reçu. Mais il me faut surtout les témoignages écrits et signés des jeunes filles qui vous accompagnent. Remarquez que cela ne presse pas, ça pourra être fait dans le courant de la semaine. En attendant, je vais vous demander vos identités. Voyons... »

Il prit une feuille de papier, un crayon à bille et s'apprêta à écrire. Il s'adressa à la grande Ficelle.

« Voyons, vous, mademoiselle, comment vous appelez-vous? »

Ficelle sourit et répondit :

« Fantômette. »

Le brigadier sursauta et hocha la tête en souriant.

« Je ne vous demande pas un surnom, mais votre nom véritable.

— Eh bien, je vous l'ai dit : Fantômette. »

Le brigadier se mit à rire et se tourna vers Annie :

« Et vous, comment vous appelez-vous ? »

— Moi ? Fantômette.

— Hum !... hum !... et vous ? »

Il pointait un doigt vers Boulotte.

« Moi ? Oh ! moi, je m'appelle Fantômette.



— Bien, bien. Et je suppose que la quatrième s'appelle Fantômette également?

— Vous l'avez dit », répondit Françoise.

M. Barbemolle se retenait pour ne pas éclater de rire. Le brigadier se gratta le front une fois de plus, puis il balaya l'air d'un geste insouciant et déclara :

« Après tout, peu importe qui a arrêté le Furet! Que ce soit Fantômette, Pichenette ou Saperlipopette, moi, ça m'est égal. Ce qui compte, c'est qu'il soit sous les verrous...

— Et qu'il y reste! ajouta Françoise.

— Oh! ça non plus, ce n'est pas mon affaire! Cela regarde M. Mastock, le directeur de la prison. Je ne sais pas s'il arrivera à conserver comme pensionnaire ce Furet qui vous glisse entre les doigts comme une anguille, mais, puisque le prochain carnaval n'aura lieu

que dans un an, je suppose donc qu'il le gardera au moins jusqu'à l'année prochaine. Bon, eh bien, je n'ai plus besoin de vous pour l'instant; je vous remercie. »

Le petit groupe quitta la gendarmerie. M. Barbemolle retourna à la manufacture en compagnie du concierge, et les quatre filles se dirigèrent en bavardant vers la place de la Mairie. Le soir tombait. Les lampions étaient allumés, guirlandes colorées tendues entre les arbres. Les orchestres faisaient pom-pom pour entraîner les danseurs.

« Alors, dit Boulotte, on va les acheter, ces nougats?

— Nous devons faire un tour de manège! dit Annie.

— Non, dit Ficelle, aux dernières nouvelles, il était question d'aller sur les autos tamponneuses.

— Vous ne voulez pas plutôt faire un peu de tir à l'arc? demanda Françoise.

— Oh! non. Ce n'est pas un jeu pour les filles. Et puis... attendez! il me vient une idée... »

La grande Ficelle posait un index sur sa tempe.

« Je vais faire une conférence de presse. Vous savez, quand quelqu'un a fait quelque chose, il convoque les journalistes et il leur raconte des tas de trucs.

— Et tu en connais, toi, des journalistes?

— Non, mais je vais rassembler toutes nos camarades, je vais monter sur une caisse et leur expliquer.

— Leur expliquer quoi?

— Comment j'ai capturé le Furet.

— Ah? parce que c'est toi qui...

— Oui. »

Françoise sourit.

« En somme, si je comprends bien, tu es une fille dans le genre de Fantômette? »

La grande Ficelle fit une moue dédaigneuse.

« Fantômette? Peuhl! Si je voulais m'en donner la peine, je n'aurais pas de mal à faire mieux qu'elle! Qu'est-ce qu'il faut pour être une justicière dans son genre? Du courage, du flair et de l'intelligence. Eh bien, j'ai toutes ces qualités, n'est-ce pas?

— C'est bien vrai, approuva Françoise, et, en plus, tu es d'une modestie proverbiale. Ma chère, je me sauve. L'éclat de ta gloire m'éblouit les yeux.

— Hé! Où vas-tu? Au tir à l'arc?

— Non, le tir à l'arc c'est trop sérieux pour moi. Je vais m'amuser à surveiller le Furet pour être sûre qu'il ne s'évadera pas une fois de plus! »

